

**L'histoire de chez-nous
(Ramore et Holtyre)**

Editrice: Gisèle St-Jean Rheault
Photocomposition: Les Illustrateurs de l'Outaouais Inc.
Montage: Gisèle St-Jean Rheault et Serge Arpin
Dépôt légal: Bibliothèque nationale du Canada, juillet 1986
Copyright© Ottawa, 1986

Ce projet communautaire réalisé en partie grâce à une subvention de la
Fondation du patrimoine ontarien, Ministère des Affaires civiques et
culturelles
ISBN: 0-9692601-0-5

Le récit de cette histoire vécue est le résultat d'un travail d'équipe...

...D'abord ceux et celles qui ont apporté leur témoignage, nos pionniers, nos pionnières...

...Ensuite ceux et celles qui ont fait une recherche sérieuse pour donner justice à tous et à chacun...

Madeleine Beaulac Camirand
Huguette Ryan Champagne
Ghislaine Côté Charlebois
Claudette Rainville Desjardins
Solange Richard Desjardins
Cécile Robillard Dumouchel

Irène Gadoury Fortin

Thérèse Ledūc Jacques
Denise Robillard LaSalle
Vénérand Fortin
Denis Rancourt
Paul St-Aubin
Florian G. Tremblay

Coordonnatrice du projet:

Gisèle St-Jean Rheault

...Puis ceux et celles qui ont fourni des photos...

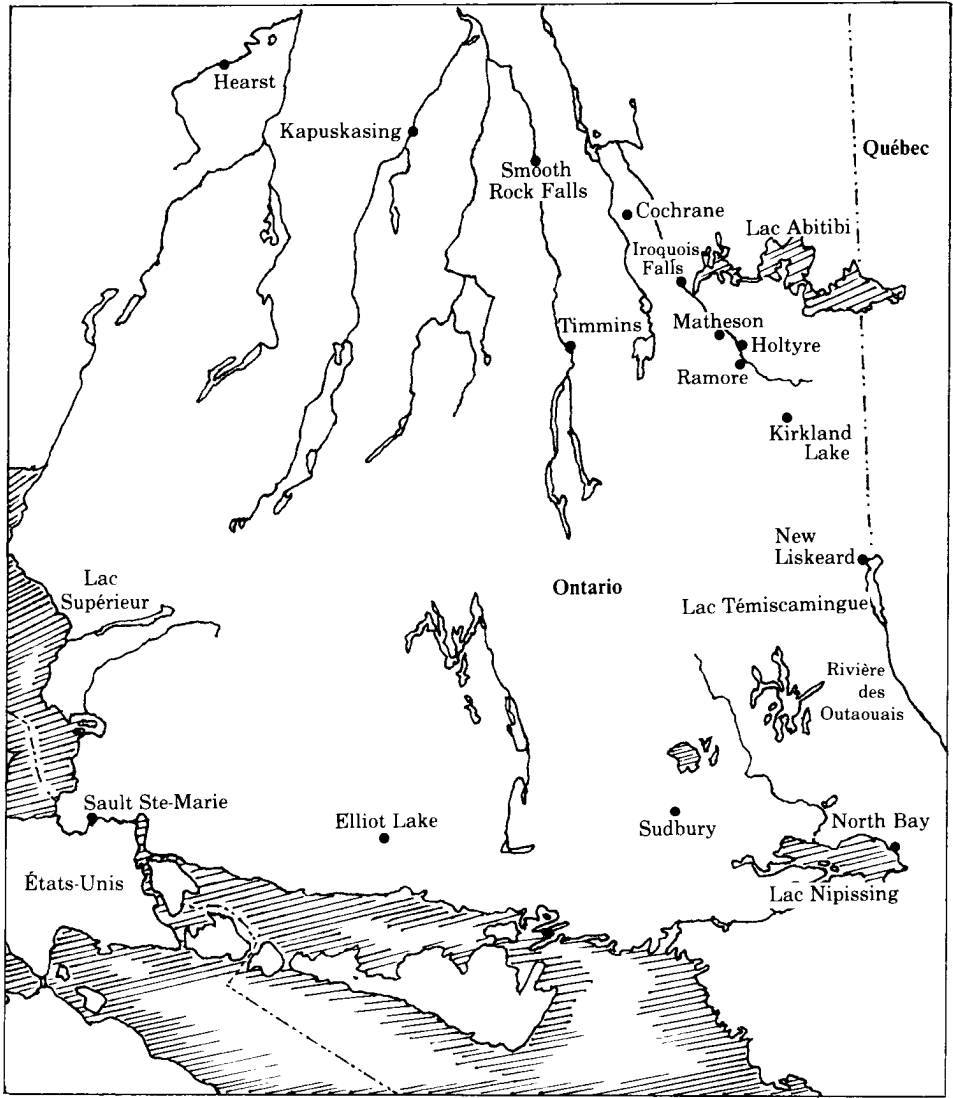
...Ainsi que ceux et celles qui ont encouragé ce projet en achetant ce livre ... vous tous...

Merci à tous ceux et celles, qui de près ou de loin, ont contribué à la réalisation de notre rêve: faire connaître l'histoire de chez-nous...

Vertical line of text on the right side of the page.

Table des matières

Introduction	9
Présentation	11
Fondation et établissement	13
Débuts de la colonie	
Le feu de 1916	15
Besoins créés par la colonisation	
Premières routes	21
Commerces-services	22
Ministère religieux	24
Débuts scolaires	
Loisirs	
Progrès	
Économie	25
Communications	
Agriculture	
Mines et forêts	27
Électricité	32
Commerces	
Éducation	34
Église	37
Gouvernement	43
Loisirs	45
Essor	47
Base militaire	49
Kempis	
Vie de l'Église	50
Affaiblissement	53
Actualité	55
Holtyre	57
Annexes	75



Introduction

Ils sont arrivés, les braves, dès les débuts du siècle, pour explorer le grand nord!

Qu'est-ce qui peut bien les avoir attirés dans cette immensité non cultivée et sans aucune commodité?...les mines?...le bois?...le goût de l'aventure?...un p'tit coup de pouce du clergé?... Quoiqu'on en dise, il reste qu'ils sont venus, ils y ont vécu, et nous y sommes!

«Ce qui nous aidait à passer à travers les nombreuses difficultés, c'est qu'on s'entr'aidait les uns les autres...» témoigne une pionnière au nom de sa génération. Pour les hommes, le travail était ardu à «s'éreinter». Pour les femmes, il n'en était pas moins difficile; chacune y allait de son initiative, de son talent. L'une était sage-femme, l'autre couturière. Imaginons la journée du lavage, sans électricité ni eau courante... et pour une famille de dix... douze... et plus.

Nous supposons que nos pionniers et pionnières n'ont pu fournir tant d'efforts qu'en s'encourageant les uns les autres, tant à l'oeuvre et à l'épreuve qu'au loisir. Personne n'hésitait à donner un «coup de main». L'avancement est dû en grande partie à la coopération en familles, en groupes, en corvées...

Pour nous qui vivons à proximité des grands centres si facilement accessibles, il nous est difficile d'imaginer une vie retirée avec le journal comme seule source de nouvelles. Il nous *faut* la radio, la télévision, une auto et souvent deux, sans lesquels on ne pourrait fonctionner.

Les quelques chapitres qui suivent nous permettront de reconnaître nos fondateurs, nos fondatrices, et leurs oeuvres. Tout en puisant ici de bons exemples de ténacité et de courage, nous pourrions peut-être, en même temps, comparer avec gratitude les exigences de la vie des débuts à celles de nos jours...

Vertical line of text on the right side of the page.

L'histoire de chez-nous

Présentation

Dans les années 1903-10, la construction du chemin de fer Temiskaming and Northern Ontario Railway (TNOR), projet du gouvernement ontarien, invite les prospecteurs et les découvreurs à s'aventurer dans le nord de l'Ontario, où on découvre de riches minéraux tels l'or et l'argent. À partir de ces découvertes, des mines entrent en opération à Cobalt, Haileybury, Kirkland Lake, Porcupine et Timmins, et y attirent assez d'habitants pour former des villages.

De plus, les résultats d'une étude planifiée de notre région, vers l'année 1900, révèlent la richesse de quelques seize millions d'acres de terre arable, au nord de la hauteur des terres, située à environ trente-trois kilomètres au sud-est de Ramore. (La hauteur des terres, ou « Arctic et Atlantic Watershed », est le point qui indique la direction du cours des eaux ontariennes. À partir de ce point en allant vers le nord, tous les cours d'eau se jettent dans la Baie d'Hudson, tandis qu'en allant vers le sud, toutes les eaux courantes font partie du réseau des Grands Lacs. Élévation: 318 mètres). On se réjouit aussi à l'époque de l'étendue et de l'abondance de la forêt pouvant être utilisée pour le bois de construction et pour les pâtes et papiers.

Cette vaste région fait partie de la « Clay Belt », et c'est en plein coeur de cette Clay Belt que M. Louis Raymore, prospecteur, laisse son nom (bien que modifié: Ramore), à la gare de chemin de fer que l'on construit à quelques cinquante-six kilomètres au nord de Kirkland Lake et à environ quatre-vingts kilomètres au sud de Timmins.

Ramore prend donc naissance en 1908, dans les cantons de Playfair et Hislop, près de la Rivière Black qui coule vers le grand lac Abitibi. Nos pionniers se recrutent d'abord parmi les anglophones: Bell, Comite, Dean, Dillabough, Featherly Mabel, McMaster, Mobb, Richman. Le prospecteur Dillabough, célibataire, est responsable d'une bonne partie des activités minières de notre région. Il est le seul parmi ceux déjà mentionnés à s'établir à Ramore jusqu'à sa mort en 1957.

Le premier contremaître de la section du chemin de fer de Ramore est M. Thomas Coughlin, qui est considéré comme le premier habitant de Ramore. Afin d'obtenir par la suite le titre de propriété de son terrain, M. Coughlin se prévaut de la loi des «Squatters' Rights», c'est-à-dire des droits accordés aux colonisateurs qui s'établissent sur un terrain public selon les règles du gouvernement.

M. Drinkwater est à l'époque le surveillant de la voie ferrée. Il semble que ces anglophones soient venus du sud de l'Ontario, que leur goût de l'aventure et leur sens des affaires les aient attirés jusqu'ici. Ces prospecteurs et cheminots aspirent à la découverte et à l'exploration des richesses de la région, échappant ainsi aux menaces de la dépression qui précède la première guerre mondiale (1914-18).

En quête de sécurité, les Canadiens-Français s'amènent à leur tour vers le grand nord ontarien. Ils arrivent surtout du Québec, avec leur famille nombreuse. Certains «immigrants» reconnaissent que quelques chefs de famille s'expatrient pour refuser leurs fils à la guerre. Un octagénaire de Ramore assure pourtant que la plupart aspire à l'avenir fructueux que lui promet la vie rurale, la vie d'agriculteur. Les parents craignent à l'époque que leurs fils devenus hommes se dirigent vers la ville, pour le salaire régulier convoité. Alors, une fois partis du foyer paternel, les jeunes menacent de ne plus verser l'aide financière espérée et attendue par les parents. Il faut garder en tête qu'à l'époque, l'enfant a une valeur économique sur la ferme. Plus on a d'enfants, plus on a la chance de réussir financièrement...

Ne vaut-il donc pas mieux attirer ses fils vers la colonisation, en pays sauvage, et bénéficier de leur aide, physique et financière? Quelle belle chance surtout de les établir sur des fermes, de les encourager à profiter des biens d'un coin de terre «flambant neuf».

Pour lutter contre l'émigration vers les États-Unis, contre l'urbanisation et l'industrialisation du Québec, le clergé organise le mouvement de colonisation vers le nord de l'Ontario. Il y a beaucoup de terres de colonisation au Québec, alors pourquoi coloniser l'Ontario? Il s'agit de satisfaire une idéologie clérico-nationaliste de l'époque qui rêve d'établir un ruban francophone à travers tout le nord du Canada.

Le Père Jean-Baptiste Bourassa est ainsi responsable de la migration de la majorité des premiers francophones à Ramore.

Ramore restera, par conséquent, peuplé surtout de francophones, et bien étroitement relié au Québec.

Fondation et établissement (début de la colonie)

Ils arrivent par la voie ferrée, remplis d'espoir, du sud de l'Ontario, de Toronto, North Bay, New Liskeard, Haileybury. Les familles Coughlin, Moffat, Newlove, Pullen, Thomas comptent parmi les premiers colons de Ramore. Comme fondatrices et colonisatrices de notre communauté, les familles Benoit, Champagne, Desjardins, Gadoury, Gélinas, Héту, Laforge, Leduc, Rainville, Rheault, Robillard, Robitaille, s'amènent, surtout du Québec, vers la « terre promise » du Père Bourassa. Elles déménagent courageusement leurs meubles, une vache, un cheval, du foin... La famille Robillard fait transporter par pans mais toute au complet leur habitation. Quoique rénover, cette maison existe encore aujourd'hui et abrite fidèlement des membres de sa famille.

Devons-nous imaginer un peu de déception à la vue de l'immense forêt qui semble maîtriser le sol à perte de vue? Peut-être, puisque la plupart des familles arrivent de la ville ou du moins de fermes bien établies. Quel contraste!

Vers 1914, la colonie n'offre que travail, isolation, aventure... Les premiers venus s'empressent d'ériger une habitation de bois rond, bien modeste et étroite. Quelques familles sont ainsi hébergées par les habitants déjà installés jusqu'à l'achèvement de leur propre « cabane ». On se souvient d'avoir vécu des moments bien difficiles et même humiliants sous un abri commun, où une seule cloison sépare les bêtes des êtres humains. Le défrichage d'un lot et la construction d'un abri exigent un travail de forcenés, souvent sous la pluie, parmi les « mouches noires » et les maringouins. À cela vient s'ajouter la rigueur du climat de notre région. Les hommes se dépensent de la levée du jour à la brunante, au défrichage, à l'abattis, à la construction. Les femmes s'occupent des repas, de l'entretien des vêtements, des enfants. Tout doit être improvisé, tout doit être confectionné à la main, des sous-vêtements aux manteaux. Il faut pétrir le pain, faire le beurre... On ne peut recourir à aucun service ou commerce.

Pour se déplacer, les colons empruntent des « trails » boueuses et embarrassées. On utilise parfois un « motor car » sur la voie ferrée, dans des cas de maladie ou d'accident. Les chevaux, tels ceux de la famille Champagne, rendent d'appréciables services à tous les arrivants de première heure, malgré les chemins « tirants ».

Depuis 1910, le gouvernement ontarien accorde les permis de location des terres. Pour vingt dollars comptant, les colons obtiennent un lot de cent-soixante acres.

Ils doivent se rendre à Matheson où oeuvre un agent du gouvernement pour faire la transaction. La façon d'effectuer les versements sur ces terres semble varier mais on s'accorde pour dire qu'on met trois ans pour éteindre sa dette au complet. On peut faire « patenter » son lot après avoir défriché quinze acres de terre, et à condition d'avoir élu domicile sur le dit terrain. Il faut s'acharner au travail pendant huit à dix ans avant de se déclarer cultivateur établi.

Les colons choisissent premièrement les terrains à l'ouest de la voie ferrée, question de pouvoir se déplacer plus facilement. Toutefois, l'on peut voir d'autres familles qui préfèrent s'établir plus près de la Rivière Noire. Et d'autres encore songent à profiter des avantages de certaines élévations à l'est du chemin de fer. Le défrichement de quelques acres de terre permet en 1914 aux familles fondatrices d'organiser une culture de subsistance.

Le feu de 1916

Au printemps de 1916, plusieurs familles puisent déjà leur survie du sol généreux. Le grand feu de l'été de cette même année, bien que catastrophique, encourage l'agriculture.

À l'époque de ce terrible incendie, on compte déjà vingt-six familles dans les cantons Playfair et Hislop. L'été est très chaud et sec. Les colons ne se préoccupent pas des risques de feu, car il est pratique courante de brûler l'abattis et les branches afin de défricher et de déboiser un morceau de terre.

En ce matin du 29 juillet 1916, personne ne s'attend à ce qu'une rafale de vent puisse changer leur destin. L'incendie qui débute à Cochrane ne prend pas de temps à se tracer un parcours sur lequel il ne reste que des cendres et des victimes. Impitoyable dans sa course, le feu ravage tout sur son passage et en un rien de temps, il atteint Iroquois Falls, Montrock, Ansonville, Val Gagné, Matheson, puis Ramore.

À Ansonville, les gens échappent au feu en montant dans un train de secours, mais les flammes se propagent jusque sous le « tender » de l'engin, et la voie ferrée qui relie Ansonville à Iroquois Falls est toute détruite. Les marécages vastes et profonds protègent un peu les gens de Val Gagné de la « muraille » de feu de la montagne avoisinante. Cependant, au moins soixante-dix paroissiens y périssent en même temps que leur curé, le Père Wilfrid Gagné. Les habitants de Matheson se réfugient près de la rivière, où ils se mouillent et s'arrosent afin de résister aux flammes. Et à Ramore... Les témoignages suivants décrivent ce qui se passe...

«Cet été-là, il faisait très chaud. J'avais bâti une maison (shack) de quarante-quatre pieds par vingt-deux, séparée en deux. Je demeurais près de la voie ferrée dans Hislop, lot 5, concession 1. Nous avions défriché à peu près un acre de terre, semé une poche d'avoine et nous avions quarante volailles. Nous sentions la fumée et nous savions que le feu s'en venait bien vite. Nous avons rempli une valise de linge et je l'ai jetée dans le puits, puis nous avons couru au pont de la voie ferrée de la Wild Goose. J'avais apporté une couverture pour envelopper la petite de quatorze mois qu'on tenait trempée. J'étais certain que mon chantier de bois rond était brûlé ainsi que mon avoine et mes poules. Nous sommes restés sous le pont toute la nuit avec Mme Buckley, M. Philip, M. Arthur Milot, ma femme et mon père. Le lendemain, nous nous sommes rendus chez M. Arthur Larose dont la maison n'avait pas brûlé. Nous sommes restés là jusqu'à ce que je bâtisse de nouveau à l'automne. Je n'ai pas eu affaire aux morts. La semaine suivant le désastre, mon beau-frère est descendu de Trois-Rivières pour venir nous chercher, mais nous avons décidé de rester. Vu mon jeune âge, j'étais plein de courage et d'enthousiasme. Mon épouse et moi ne regrettons pas notre décision. Nous avons été plus chanceux que la famille Pion, qui elle aussi s'était réfugiée dans le ruisseau, mais malheureusement, on les a retrouvés calcinés. Mon oncle Xavier Clément et sa famille habitaient au coin des quatre fourches à Holtyre. Ce jour là, mon oncle était parti cueillir des bleuets, alors que sa famille périssait dans le feu. Ils s'étaient sauvés vers le ruisseau car on les a retrouvés dispersés mais se dirigeant tous vers le cours d'eau. Entre temps, mon oncle aidait une famille Breton à se sauver et il se disait que peut-être sa famille était en train de brûler. Malheureusement, ses craintes étaient réalisées. Découragé, il est retourné à Trois-Rivières. Un autre homme qui n'a pas été épargné par le sort était M. Pépin. Ce dernier travaillait au moulin d'Iroquois Falls. On lui apprit sur le train que sa femme et ses trois enfants avaient péri dans le feu.»

(M. Arthur Lapalice)

«C'était un été bien sec, le terrain était tellement assoiffé qu'il fallait transporter l'eau. Nous demeurions près de la voie ferrée. Cette journée-là, nous déboisions de la terre près du chantier. Nous possédions environ trois acres labourables. J'étais avec Félix, Augustin et Pierre. Cet après-midi du 29 juillet 1916 n'était pas normal. Nous sentions un événement dans l'air. La fumée était très dense mais haute dans le ciel. Elle ne gênait ni notre respiration ni

notre vision. Un vent violent s'est mis de la partie et des tourniquets de feu fourmillaient dans les airs et mettaient le feu lorsqu'ils tombaient. Le feu reprenait de plus belle. D'une heure à quatre heures, c'était l'enfer. Le feu était partout. Nous et nos amis les Champagne aidions nos voisins à sortir leurs biens et souvent le feu prenait dans le ménage qui se trouvait dans les voitures. Après quatre heures, il y avait encore du feu ici et là. Nous allions voir si les gens avaient besoin d'aide et nous avons découvert les six Pions. Avec l'aide de Rosario Lahaie nous sommes allés à la cueillette des cadavres. Nous avions une voiture dans laquelle nous déposions les morts avant de les enterrer dans deux fosses différentes. Il n'y avait pas d'odeur nauséabonde et toutes les victimes étaient reconnaissables. Le lundi matin, il y avait un cercueil pour chacune des quatorze victimes. Lors du désastre, les paroissiens avaient fourni des couvertures pour envelopper les corps. Chaque mort était ficelé avant d'être déposé dans le cercueil. Les cadavres étaient retournés à leurs familles aux frais du gouvernement. Le feu s'est terminé à Wavell.»

(M. Floribert Robillard)

«Ce jour-là, le vent était violent. J'avais neuf ans à l'époque. J'étais avec ma mère, Mme Charbonneau, ma soeur Malvina et mon petit frère Philias. Mon père était parti à Timmins avec mon autre frère Napoléon. En début d'après-midi, nous avons décidé d'aller trouver M. Cloutier parce que le vent transportait des cendres. Il y avait beaucoup de fumée et le ciel était très rouge, mais nous pouvions respirer assez librement. On croyait pouvoir se sauver en allant soit près de l'eau ou dans un caveau situé à proximité de la voie ferrée. Avant de laisser la maison, ma mère qui avait une grande confiance dans la Sainte Vierge, déposa une niche près des grandes cordées de bois. Une fois rendus chez M. Cloutier nous avons tous prié très fort. Nous demandions à tous les saints du ciel de protéger les maris et nous répétions sans cesse la même invocation. Au cas où la situation s'aggraverait, nous étions prêts à mouiller les couvertures afin de nous sauver. Nous avons passé la nuit avec les Cloutier, nous sommes demeurés debout toute la nuit à prier avec coeur et ferveur. Nous avons appris seulement le lendemain qu'il y avait des morts. Le lendemain nous sommes retournés chez nous, la maison avait été épargnée ainsi que les cordées de bois. Papa avait hâte de revenir pour pouvoir évaluer la situation. En tant qu'enfant, je ne pouvais pas voir les conséquences du même oeil qu'un adulte, mais ce feu a été un choc pour moi et depuis, ma famille et moi avons toujours eu peur du feu.»

(Mme Elizabeth Laforge)

« Nous demeurions dans la concession 5, lot 7. Ma famille comptait sept membres à l'époque. Nous avons à peine commencé à déboiser la terre dans un petit brûlé. Nous faisons des tas de bois et le feu prenait tout seul attisé du vent qui prenait de l'ampleur.

Nous avons décidé de retourner à la maison parce qu'il y avait du feu sur la couverture. J'ai grimpé, mais la fumée m'étouffait. Le feu prenait partout, mais nous avons réussi à l'éteindre. Les Hétu, nos voisins, guettaient leurs bâtisses et pas une n'a brûlé. Je me souviens qu'il y avait beaucoup de fumée, mais je n'ai pas eu connaissance qu'il y avait des morts. Ce qui m'a impressionné le plus c'est que le feu allait plus vite que le train. »

(M. Ernest Rainville)

« Ce soir-là, on me demande pour aller recueillir les corps, on ne voulait pas avoir les membres immédiats des familles. Je ne connaissais personne, alors j'ai aidé à ensevelir les corps dans les couvertures grises; on les ficelait et on les étiquetait avec le nom de leur famille respective. Il fallait déterrer les morts que les gens avaient enterrés dans deux fosses communes afin d'empêcher les animaux sauvages de dévorer les victimes. Lorsque tout fut terminé, il faisait petit jour et j'étais bien fatigué. Je me suis couché avec les morts pour revenir à la gare. Il ne faut pas oublier qu'il n'y avait pas de chemin. Nous sommes arrivés en même temps que le train qui transportait les cercueils envoyés par le gouvernement provincial. Le gouvernement a même payé pour le passage des familles qui voulaient retourner chez elles au Québec. Étant donné que j'étais étranger, le feu ne m'a pas marqué comme les gens qui étaient établis ici. »

(M. Rosario Lahaie)

Les feux de défrichement sont probablement responsables de cet incendie mais les conséquences ont été quelque peu atténuées par la présence du TNOR. Cette compagnie a fait tout en son pouvoir pour sauver des vies et soulager les blessé(e)s à l'aide des trains qui étaient alors le seul moyen de transport collectif. Les compagnies ferroviaires permettaient aux gens de rejoindre leurs familles gratuitement. Plusieurs grandes entreprises ont également fait preuve de générosité en fournissant de la nourriture, des vêtements, etc. Cette tragédie a certes été une expérience traumatisante pour ceux qui l'ont vécue mais ses conséquences atténuées par la solidarité, la

compassion et la générosité dont ont fait preuve les gens du nord. Les forêts brûlées ont repoussé, les voies ferrées détruites ont été rebâties, mais les êtres perdus n'ont jamais été remplacés. On peut encore voir les cicatrices...

Mais l'incendie de 1916 s'avère pourtant bénéfique au défrichement des lots en rasant la forêt sur de larges secteurs de la colonie. Plusieurs habitants reçoivent cet été-là un bon coup de main, mais le feu ne donne pas chance égale à tous. Un défricheur du temps affirme en riant que, n'ayant pas eu la chance de voir passer le feu sur son terrain, «il l'a fait passer», malgré la vigilance du garde-feu du Ministère des Terres et Forêts...

Le feu a libéré rapidement les terres du bois et a ainsi permis aux colonisateurs de développer plus rapidement le potentiel agricole de la région.

La terre fertile et féconde de Ramore sait récompenser les efforts des cultivateurs tout en exigeant pourtant «cent livres de courage» à la fois. On se souvient qu'après le feu de 1916, les «stooks» d'avoine se touchent dans les champs. Un fermier ne réussit pas à donner tous les navets qu'il a récoltés... Cette même année, on vend le foin cinquante dollars la tonne, le beurre quatorze sous la livre, le lard salé jusqu'à soixante-dix dollars le 22 livres. Il est logique de se rappeler que le sol de Ramore donne d'abord du bois à ses colons, puis ensuite des jardins de subsistance. Mais ses richesses ne tardent pas à se transformer en avoine, en orge, en blé et en une abondance de foin, lequel s'avère le plus avantageux investissement tout au cours des années. N'est-il pas essentiel autant que rentable? Les troupeaux bien soignés profitent aux cultivateurs. Le lait, le beurre, la viande assurent la santé physique requise pour encourager l'agriculture.

Les familles colonisatrices s'encouragent: la culture et l'élevage assurent la survie... Si le feu a tout ravagé, il a quand même laissé une terre fertile. Les grands brûlés de la région se sont transformés en immenses champs de bleuets. On a surnommé ces fruits «la manne bleue».

Besoins créés par la colonisation

Ramore grandit et certains besoins se font sentir par la colonie croissante.

Premières routes

Pour permettre aux colonisateurs de transporter leurs produits (bois, grain, bétail, etc.) jusqu'au chemin de fer, le gouvernement établit en 1912 le «Northern Development Branch» qui autorise une dépense de \$5,000,000. pour la construction de chemins d'accès à la voie ferrée. (3) Dans le village de Ramore, le premier chemin ainsi ouvert est parallèle à la voie ferrée. En 1914, ce chemin devient une route longue de deux milles et demi, direction sud. En 1915, on le prolonge vers Matheson et en 1929 jusqu'à Swastika. On y voyage en voiture à chevaux en longeant la voie ferrée. Avec l'arrivée de l'automobile, on s'y engage l'été par temps sec. Plusieurs «montées» raides rendent cette route impraticable pour les autos en temps pluvieux.

En campagne, on construit le chemin entre les concessions 5 et 6 Playfair dans les années 1918-19. On entreprend la construction du premier pont sur le ruisseau Wild Goose en 1918 et un second pont sur la Rivière Wild Goose en 1919. La première «grande route» (Ferguson Highway) vers Matheson sera ce chemin de concession qu'on aura amélioré.

La construction des chemins dans les autres concessions s'amorce en 1922 et se poursuit jusqu'en 1931.

À l'est de la voie ferrée, une route pour voitures à chevaux est construite et permet de franchir la Rivière Black. Ce pont remplace le «bac», bateau large et plat manié par câbles et poulies pour la traversée.

Un chemin est construit vers l'est de 1914 à 1917 à partir du village de Ramore jusqu'à la future école St-Onge dans le canton Hislop. Un premier pont, construit par le gouvernement, complète ce

chemin en 1917 et reste en usage jusqu'à sa démolition en 1965.

La route Ramore-Holtyre actuelle est construite par la province en 1921. Elle se prolonge en sortant de Holtyre vers le nord en 1923, jusqu'à la route est-ouest (route 101-Matheson-Québec) qui est construite en 1925-26. En 1925, Ramore est relié au nord et au sud par la route 11.

Commerces — Services

Dès ses débuts, la colonie montre un besoin imminent pour certaines nécessités. Pour satisfaire ces besoins, quelques commerces sont établis, plusieurs services connexes sont offerts.

À ce moment dans notre histoire, on peut difficilement se passer d'un magasin. M. Téléphore Champagne organise donc une épicerie miniature pour satisfaire aux besoins de sa famille et accommoder ses concitoyens de 1915 à 1917. Et dès 1920, nous retrouvons les marchands généraux Henri Fontaine, Joseph Leduc et David Bastien qui se disputent déjà la clientèle de Ramore. Ils ne s'accordent qu'une mince commission sur les ventes, question de couvrir leurs frais d'administration. L'attitude des marchands donne un bon coup de pouce aux clients en ce temps de colonisation.

Ramore profite des services d'un hôtel dès 1921. M. Fred Newlove ouvre les portes de l'Hôtel Commercial afin d'assurer le service de chambres à coucher et de repas. (En ce temps-là, il n'était pas question de vendre de boissons alcoolisées.) L'Hôtel Ramore naît aussi en 1921. Construite par M. Louis Laforge, elle est exploitée comme restaurant et lieu de rencontre pour la jeunesse autour des tables de billard.

Une boutique de forge est construite en 1919 et notre premier forgeron est M. Emile Benoit, maréchal-ferrant professionnel. La boutique, le carrefour de jasage pour les hommes, était aussi le lieu pour jouer aux dames et discuter des problèmes de la société du temps.

Vers 1919, M. Louis Trudel apporte sa chaise de barbier de Montréal. Résidant au village, il devient notre premier barbier professionnel, avec tondeuse à cheveux manuelle, alors que l'électricité est encore inexistante. Et en 1922, M. Henri Boucher s'improvise barbier à temps partiel, et pour accommoder sa clientèle, commence la coupe des cheveux en soirée.

Ramore nécessite les services de taxis dès ses débuts. Le nom de

M. Doucet reste symbolique aux chantiers, soit pour le transport lourd ou pour les voyageurs. Un autre, M. Alfred Rheault, sr., reste légendaire pour le transport de voyageurs d'hiver. M. Rheault dispose de coursiers ou chevaux légers qui garantissent de rendre les voyageurs à destination.

Quelques colonisateurs deviennent «dentistes» pour le besoin de la cause...En 1914, M. Fred Newlove met son davier à l'oeuvre. M. Elie Charbonneau arrive à Ramore la même année et fabrique lui-même un davier apte à extraire les dents les plus tenaces. M. François Robitaille installe ses «patients» dans les marches de son escalier pour exercer son nouveau métier de dentiste en 1919. Personne n'est alors intimidé par l'anesthésie car il n'y en a pas!

À cette époque, comme il n'y a pas de médecin dans la colonie, il faut recourir aux services du médecin de Matheson par l'intermédiaire de M. Philippe Gauthier, responsable de l'unique boîte téléphonique. (Le train assure à ce moment quatre services de passagers par jour: deux en chaque direction, nord et sud.) Pour les cas urgents nécessitant l'intervention rapide du médecin, on demande la permission de se servir du «hand car» qu'on manoeuvre à quatre hommes pour aller chercher le médecin et le ramener après la visite au malade. Le premier médecin résidant à Ramore, le docteur Maxime Bélanger, arrive en 1921, et dès 1922, se fait construire une maison par le contre-maître, M. Louis Trudel. C'est à même sa maison qu'il fait son bureau. Cette propriété est aujourd'hui habitée par M. Ovide Dumouchel.

Mme Coughlin, épouse de Tom, dirige déjà le premier bureau de poste, construit presque en même temps que le chemin de fer. Le courrier, ainsi que les premiers journaux, entre autres «La Presse» et «La Patrie» de Montréal, «L'Action Catholique» du Québec et «Le Droit» d'Ottawa, arrivent quotidiennement par train. Ce service journalier ainsi que le bureau de télégraphe situé à la gare sont à ce moment les moyens de communication les plus efficaces et les plus rapides.

La Banque Hochelaga de Cochrane assure en 1920 un service de chèques à travers le magasin Henri Fontaine. Ce service n'accepte pas de dépôts cependant. C'est le train de dix heures du soir qui laisse le colis à M. Lucien Champagne, commis au magasin. Ce service dure aussi longtemps que M. Champagne demeure à l'emploi de M. Fontaine. C'est un colis de \$20,000. à \$30,000. que le train du nord confie au jeune commis Champagne. Lorsqu'il décide de changer d'emploi, ce service cesse.

Ministère religieux

Comme on pourra le constater dans le chapitre sur l'Église, les besoins spirituels de la colonie sont satisfaits très tôt à Ramore. Le prêtre-colonisateur assure à la mission un ministère «soutenant» et fidèle. Les premiers habitants se sentent épaulés, encouragés, guidés. Autour de l'autel improvisé, on puise force et courage, on entretient sa foi, on refait son plein de chrétienté par la messe et les sacrements. On procède ensemble à l'organisation de la chapelle puis à la construction de la première église.

Débuts scolaires

Il faut aussi assurer l'éducation et l'instruction des enfants, futur(e)s citoyen(ne)s de la colonie. Et selon le règlement 17, alors en vigueur, la langue d'instruction dans les écoles doit être l'anglais. Les francophones et les anglophones de Ramore fréquentent donc tous ensemble la première école à une seule classe, construite avant 1915. Soulignons qu'une institutrice, Mme Cloutier, épouse de Moïse, entreprend bénévolement à cette époque de faire la classe en français dans sa maison privée pour ceux qui désirent en profiter. Plusieurs membres de certaines familles francophones se souviennent de leurs premières années d'école surtout à cause du problème de la langue.

Loisirs

Afin de se distraire, les gens se rencontrent de temps à autres pour jouer aux cartes, pour jaser, pour planifier. La grande attraction de l'époque est l'arrivée du train. On est toujours curieux de l'accueillir avec ses nouveaux-venus et surtout ses nouvelles. Chaque soir vers sept heures, tous les villageois se font un devoir d'être à l'arrivée du train pour échanger sur les nouvelles de la journée et surtout pour recevoir leur précieux courrier!

La colonie prend une forme communautaire...L'établissement de commerces et services à Ramore amortit quelque peu les difficultés rencontrées par les colons. Ils s'encouragent, ils continuent d'avancer.

Le progrès

Progrès—Économie

Le chemin de fer TNO continue de transporter les aventuriers de partout vers la grande «Clay Belt». Le gouvernement fournit les argents nécessaires pour continuer le TNOR vers le nord jusqu'à Cochrane en 1909 et jusqu'à Moosonee en 1932, tout en développant à partir de 1912 des branches secondaires vers les nouvelles mines en plein essor de Rouyn-Noranda, de Kirkland Lake et de Timmins.

La barrière est grande ouverte vers le nord de l'Ontario: le transport est amélioré, de nouveaux rêves se réalisent en agriculture, en commerce et en services, et dans les industries minière et forestière.

Progrès des Communications

Ramore profite ainsi de l'avancement: un bon nombre de familles, surtout francophones vient s'ajouter à celles des fondateurs. On construit la gare de Ramore dont le premier chef est M. J.L. Vallière. Les services de cette gare nous relient au reste de la province au sud et à la région minière du Porcupine au nord, pendant que le téléphone, installé dans la section résidentielle depuis 1908 nous rapproche des autres agglomérations par le fil. Le chemin de fer procure du travail aux cheminots, mais son rôle majeur reste toujours le transport et la communication. Son importance face au développement de notre région demeure inestimable puisqu'en 1925, il est encore le seul moyen d'entrer ou de sortir de Ramore.

Progrès Agricole

L'agriculture à Ramore jusqu'à cette époque est nécessaire mais surtout autarcique. Les pionniers s'adonnent à la culture et à l'élevage selon les besoins de leurs familles. Mais à mesure que l'économie agricole se développe, on assiste à la mise en place de certains

services connexes.

Ainsi dès 1922, M. Francis Robitaille, ancien beurrier de St-Damien au Québec, achète un terrain coupé d'un ruisseau pour y construire une beurrerie qu'il transmet à son fils Paul-Émile, diplômé de l'École de Laiterie de St-Hyacinthe. Le beurre est écoulé non seulement sur le marché local mais vendu chez les marchands de la région, particulièrement à Timmins, Iroquois Falls et Matheson. Vers 1929, M. Robitaille vend sa beurrerie à une coopérative de vingt-et-un membres. Cette organisation parraine aussi un projet profitable aux fermiers en achetant trois « chars » de vaches à Toronto. Les membres et d'autres les achètent chacun selon ses besoins. On pourra mettre six ans à les payer, moyennant intérêt financier. Le syndicat laitier se procure les services d'un Québécois qualifié dont les salaires sont assurés par le Ministère de l'Agriculture. Mais souffrant apparemment de mauvaise administration, cette entreprise risque de fermer ses portes. Pour sauvegarder les services de la beurrerie, M. Noé Coutu achète en 1931 ce commerce, prend en main les affaires et refait la clientèle écartée par l'expérience du syndicat laitier. M. Coutu s'équipe d'un pasteurisateur pour satisfaire à la consommation locale, et les habitants de la région profitent de cette nouvelle entreprise.

L'abondance de grain récolté à l'époque permet à trois meuniers de laisser leur nom à l'histoire: Floribert Robillard, Francis Robitaille et Félix St.Aubin. Leur moulin à moudre (ou moulange) encourage l'agriculture locale et contribue à son succès.

À l'époque, le gouvernement valorise l'agriculture en établissant des fermes expérimentales à plusieurs endroits dans le nord de l'Ontario. Ramore a la chance de profiter d'une telle entreprise. En effet, en 1934, M. Jérémie Hérard permet au Ministère de l'Agriculture de faire des expériences sur sa ferme sur le lot 6, concession 5. On y analyse le sol, on fait des « tests » de différents genres d'engrais sur une semence de luzerne. M. Albert Boucher achète ensuite cette ferme, et on se souvient d'une journée annuelle spéciale appelée « ploughing match » où on fait des démonstrations et des concours de labourage avec tracteurs et charrues... Les intéressés profitent sûrement des démonstrations et des conseils du Ministère. Mais les revenus agricoles de l'époque, à Ramore, sont insuffisants pour permettre aux cultivateurs d'acheter les instruments et les produits (engrais, etc.) conseillés par les expériences. Et la ferme expérimentale de Ramore cesse d'exister.

Et les espoirs fondés sur la création d'une communauté agricole ne se réalisent pas...Malgré la fertilité des quelques trente mille

acres de sol arable, Ramore est victime d'une dégringolade agricole. Le climat décourage certains habitants mais les saisons un peu courtes s'avèrent pourtant propices à la culture choisie. Blâmons donc l'après-guerre. Il est facile de se décourager devant les coûts toujours croissants des instruments aratoires, des matériaux de construction, des moyens de transport. Alors que les prix des produits agricoles diminuent, les coûts de l'équipement, les salaires et le coût de la vie suivent une courbe ascendante. La concurrence oblige à moderniser les techniques agricoles, mais l'absence d'agronomes, de conseillers ruraux, prive nos agriculteurs de la chance de se recycler aux nouvelles techniques compétitives.

Concurrence des mines et des forêts

Les modes de vie changent...Les industries, minière et forestière, paient leurs ouvriers à la quinzaine. Les jeunes, devenus adultes, goûtent au salaire fixe et alléchant, gagné en moins d'heures de travail. Plusieurs fermiers de la région travaillent d'abord à temps partiel «dans le bois», afin de grossir les minces revenus de la ferme. Puis il est logique et avantageux d'abandonner la ferme pour entrer au service de l'industrie forestière. La coupe, le transport, la vente du bois deviennent bientôt un précieux gagne-pain pour plusieurs. Il est surtout assez facile de se rendre au moulin de papier de la Compagnie Abitibi à Ansonville ou encore mieux aux moulins à scie de la place.

Mais ce sont surtout les mines qui déracinent les colonisateurs de la terre. Il n'y a qu'un pas à franchir pour s'engager à plein temps dans une mine. Quel attrait! On peut oublier les longues journées de travail et les revenus insuffisants! On peut choisir des heures fixes et relativement courtes et surtout des salaires réguliers.

Et comme pour achever de faire déborder la coupe de découragement des agriculteurs, le gouvernement canadien impose alors un système de perception financière fédéral et provincial. L'agriculture est sujette, comme les autres sources de revenus, aux «impôts». Face à la comptabilité et à l'organisation budgétaire que nécessite ce nouveau système, plusieurs de nos cultivateurs optent pour une vie plus tranquille, moins exigeante. C'est le mouvement en masse vers les agglomérations organisées: la société industrielle remplace la société agricole.

Les fondateurs regrettent la vie rurale et déplorent l'abandon des terres. La terre, défrichée et cultivée au prix de sueurs et de

sacrifices, se rendort en espérant de meilleurs jours. La génération qui prend racine fait ses premiers pas vers l'urbanisation.

Les années qui suivent, jusqu'à nos jours, ne témoignent d'à peu près aucun changement. Quelques cultivateurs continuent la vie sur leur ferme mais très peu s'adonnent à leur profession. Leur amour de la terre les incite à continuer de vivre en campagne mais ils goûtent en plus les salaires extraits de l'exploitation forestière, minière et commerciale. Les uns vont, les autres viennent...La société industrielle a séduit la majorité des habitants de Ramore.

Forêts

Puisque les débuts de la colonisation doivent d'abord engendrer le défrichement, il est facile d'imaginer l'importance et les proportions que prend l'industrie forestière dès 1912.

La forêt offre une immense richesse en bois de construction et en bois de pulpe ou papier. L'exploitation de cette richesse entraîne donc la mise sur pied de moulins de papier comme celui d'Ansonville, à quelques soixante kilomètres au nord de Ramore, et construit par M. F.H. Anson. En développant un groupe-électrogène (ou power plant) à Iroquois Falls et plus tard à Abitibi Canyon, M. Anson érige les plus grands et plus puissants moulins de pulpe et papier du monde. Il acquiert ensuite les moulins de Smooth Rock Falls plus au nord et élit ainsi l'empire industriel de Abitibi Power and Paper, toujours en existence et en opération.

Les colons profitent de la forêt pour leur subsistance et celle de leurs familles. Toutes les familles doivent couper leur bois de chauffage chaque année parce que c'est le seul combustible de l'époque. Presque tous s'adonnent au métier de bûcheron pendant l'hiver et se fient à la terre ou à la culture pendant la saison estivale. L'interdépendance de l'industrie forestière avec l'agriculture fournit aux colons les moyens de survivre plus facilement.

Dès 1918, M. Francis Desjardins construit un moulin à scie en bois rond sur son terrain. La première année, on y voit seulement un plancher. Le printemps suivant, M. Desjardins monte les murs et le toit avec ses fils Napoléon et Albert. Ils travaillent, hiver comme été, sauf les jours de pluie.

En 1930, ce moulin est débâti pour être reconstruit en bois de sciage, au même endroit, et cette fois à deux étages. Le premier étage sert pour scier le bois et le deuxième pour moudre le grain en farine ou en moulée pour les animaux. M. Desjardins n'emploie que ses fils.

C'est leur gagne-pain. L'hiver, on fait chantier et on vend le bois.

En 1954, le moulin est vendu à son fils Gérard. Le 1er juillet 1957, après trois jours de pluie, l'eau brise la «dam» ou barrage, et le moulin part avec le torrent. C'est une perte totale. La même année, M. Gérard Desjardins rebâtit le moulin à l'aide de ses garçons, de sa parenté et de ses amis.

Le moulin est vendu à son fils Fernand en avril 1980. Présentement, il est opéré par la famille Fernand Desjardins avec l'aide de son père Gérard. Toujours en opération, ce moulin rend de nombreux services aux résidents de notre milieu.

Une seconde scierie, celle de M. Félix St.Aubin, prend naissance en août 1924 avec les efforts de plusieurs personnes, dont M. Floribert Robillard à titre de co-proprétaire. Après quelque temps d'opération bien modeste, M. St.Aubin devient le seul dirigeant.

Après avoir obtenu la permission du gouvernement d'établir un barrage à la tête de la chute sur la Rivière Black, on installe une turbine au bas de la dite chute. Cette turbine, utilisant la pesanteur d'eau de 45 pieds de haut, devient la source génératrice du pouvoir de la scierie. Ce pouvoir moteur est transmis par un système d'engrenage à dents de bois jusqu'à la scie maîtresse, lui donnant une vitesse de 1300 tours-minutes et une force de 185 chevaux-vapeur.

Petit à petit, pour satisfaire aux demandes grandissantes, le moulin à scie se dote d'un «Planeur» et d'une moulange. Un espace est aménagé pour faire des portes et châssis, sous la direction de M. Rousselle. Même un crible à grain y trouve sa demeure pour aider les fermiers du temps. Avant 1937, un séchoir à bois aide aussi au bon fonctionnement de l'entreprise.

Une flotte de camions et un tracteur sur chenilles deviennent nécessaires pour charroyer les arbres abattus par de nombreux bûcherons dans les différents cantons des alentours. À une certaine période, le «planeur» opère 24 heures sur 24. Son produit est expédié par rail à la Compagnie Haileybury Lumber à Swastika. La scierie, en plus de fournir la population des environs, est aussi fournisseur de la presque totalité des bois divers utilisés par la Mine Ross de Holtyre. Les gens de Ramore et de Holtyre peuvent aussi profiter de la production de «croûte» du moulin St.Aubin, pour le bois de chauffage.

Mais par un jour d'orage en juillet 1947, un éclair met le feu qui consume le moulin et son contenu. On retire des cendres les quelques morceaux utilisables. La force motrice étant encore présente ainsi que les demandes, on reconstruit mais en plus petit. Après le feu, on se sert de «rear ends» de camions au lieu d'engrenages de bois. Le

tout continue d'opérer jusqu'en 1957-58. La compétition d'autres vendeurs de bois des villes avoisinantes se fait sentir. Aussi les permis de coupe de bois deviennent rares et les lots de bois s'éloignent du moulin. L'opération ralentit jusqu'à sa fin en 1965.

Du modeste début de la scierie en 1924, une grande partie de la population trouve pourtant son gagne-pain pendant son existence. Cette entreprise a déboursé en salaires au-delà d'un million et demi de dollars, en contribuant à l'expansion des villages de Ramore et Holtyre.

On se souvient des quelques autres moulins à scie suivants :

1935-1945—Canton Cook—lot 4, concession 5:

moulin de Roméo Champagne (trentaine d'employés)

1943-1949—Canton Black—Butler Lake

René Guertin (trentaine d'employés)

1935-1948—Canton Black—Errett Lake

Haileybury Lumber (soixantaine d'employés)

1930-1942—Cauley Lake—lot 13 sud, concession 1

Joseph Leduc (vingtaine d'employés)

Mines

Les trésors sous-terrains de notre région sont exploités dès les années 1900.

Les prospecteurs et arpenteurs affluent pour découvrir la présence de plusieurs minéraux : or, amiante, argent, cuivre...

En 1903, Larose découvre un dépôt d'argent où naît la ville de Cobalt à environ cent-soixante kilomètres de Ramore. Plusieurs aventuriers viennent faire fortune et laisser leur nom à la postérité : Alex Gillies et Benny Hollinger découvrent l'or dans la région du Porcupine en 1909. Harry Oakes profite de ses trouvailles d'or en 1911 près de Kirkland Lake. Noé Timmins et quelques associés forment un groupe minier qui réunit trois mines très riches et devient « Hollinger Consolidated Gold Mines Ltd », dans la région du Porcupine. M. Timmins laisse son nom à une ville bien vivante et prospère.

Les cantons Playfair, Hislop, Munro, Guibord, McCann, Bowman, Cook, Michaud et Garrison voient éventuellement naître 24 mines dont quelques-unes emploieront plusieurs mineurs de Ramore. Avec la découverte du cuivre à la Munro Copper Mine ou Croesus Mine, en 1918, située au nord-est de Holtyre, plusieurs rêves se réalisent.

La Marker Gold Mine, découverte dans les mêmes environs que la précédente, entre en activité dès 1920 sous la direction de M. William Dillabough. Elle emploie quelques vingt-cinq hommes et demeure en opération jusqu'en 1929. Cette même année, débute l'exploitation de la Teddy Bear Mine. Mine d'or et de cuivre, également située sur l'actuelle route 101, elle donne du travail à environ soixante-quinze travailleurs. M. Frank Flowers dirige les opérations de forrage jusqu'à une profondeur de 300 pieds. Elle cesse de fonctionner en 1936.

Une mine riche en amiante, la Canadian Johns-Manville située à une vingtaine de kilomètres au nord-est de Ramore, procure un emploi intéressant à un grand nombre de résidents de Ramore et de la région pendant une quinzaine d'années, jusqu'en 1964. Un service d'autobus est à la disposition des mineurs pour les conduire à leur travail à toutes les huit heures de la journée. Cette mine permet à plusieurs familles de « se placer les pieds », et par conséquent, défait plusieurs rêves à sa fermeture.

La Golden Arrow voit le jour en 1938. Elle se trouve au nord-ouest de Ramore, à environ 7 kilomètres à proximité de la route 11 vers Matheson. De trente à quarante hommes y fouillent le sol minier jusqu'en 1961. Avec la hausse remarquable du prix de l'or en 1979-1980, elle reprend ses activités sous le nom de Canadian Arrow, maintenant propriété de Noranda Mine. Mais c'est de courte durée...

Ouverte en 1939, la Ross Mine de Holtyre est la source principale de revenus miniers de la région jusqu'à nos jours. La Noranda Mine en fait l'acquisition en 1976. À ce point, le moulin doit être renouvelé ou démolé. Les nouveaux propriétaires trouvent plus avantageux de faire le transport du minéral à la Pamour Mine, près de Timmins par camions-remorques. On y procède au raffinement de l'or. Actuellement, la Ross Mine est la seule mine en opération dans notre région. Elle emploie présentement environ soixante mineurs.

Il semble que la majorité des mines environnantes soit la propriété de compagnies américaines bien que des prospecteurs canadiens en aient fait la découverte. On remarque aussi que les mines en général n'existent que quelques années, dépendant de la valeur courante du minéral développé, de la richesse du minéral, de la compétence et de l'intérêt de l'administration. On sait que les propriétaires ou compagnies profitent surtout de ces mines mais les employés et les centres (villes et villages) miniers bénéficient également des opérations minières, puisqu'en général, l'économie de ces centres en dépend totalement. Ainsi, on verra se fonder et s'épanouir une ville à l'ouverture d'une mine. Mais on verra ses habitants

désertent cette même ville à la fermeture de la mine. Le phénomène «boom & bust», typique de l'industrie minière, laisse toujours des victimes.

Électricité

En 1935, un nouveau service est offert à la population de Ramore: l'électricité. En 1936, le village dispose d'un courant de 25 cycles. La population de campagne devra attendre la fin des années '40 pour connaître les bienfaits de l'électricité. Après l'installation de la station du réseau électrique, certains experts demeurent dans la localité pour son entretien: Harold Lott, James Gordon et James McPhee.

Une station plus grande est construite en 1952 et on augmente le courant à 60 cycles en 1958. On construit en 1953 le logis sur l'emplacement à la sortie nord (vers Holtyre) pour M. Floyd Barkhouse et sa famille. Seul opérateur du poste M. Barkhouse est relevé de ses fonctions en 1966 alors que le système devient automatique.

L'électricité offre plus de luxe et de confort. Les radios électriques remplacent les radios à piles des années '20 et en 1955, la population accueille la télévision. Au début, la réception est plutôt médiocre à cause de la distance des postes-émetteurs. Depuis, beaucoup de progrès ont été effectués dans ce domaine, à la grande satisfaction de tous.

Commerces

Les commerces prennent meilleure forme: les hommes d'affaire sont confiants en l'avenir de Ramore.

M. Joseph Langlois obtient la licence de bière pour l'Hôtel Commercial qu'il achète en 1934. M. George Delves se procure une telle licence pour l'Hôtel Ramore en 1935.

À cette époque, les principaux magasins de la place appartiennent d'abord à M. Paul Cloutier et à M. Roméo Champagne. Ces commerçants connaissent un chiffre d'affaire considérable et fournissent un choix bien convenable de denrées et de marchandises générales.

En 1936, M. Jim Hum établit ici un restaurant chinois sur la rue Ferguson: le «Star Café». M. Henri Lauzon en opère un autre sur la même rue en 1938-39.

Ramore se rappelle deux boulangeries au début de son histoire. M. Charles Messier exerce sa profession de boulanger sur la rue Ferguson tandis que M. Michel Gervais offre ses pâtisseries sur la rue Timmins jusque vers l'année 1936.

Mécanicien-né et soudeur, M. Théodore Pion se fait bien connaître à Ramore dans le domaine de l'automobile. Dès 1928, il encourage M. Narcisse T. Gadoury, sr., à bâtir un garage au coin des routes numéro 11 et Ferguson, lot 4, concession 4. On y offre le service d'essence.

Pour effectuer les réparations majeures et la soudure, M. Pion loue le garage de Joseph Leduc, sur le terrain à proximité du bureau de poste actuel.

Dans le domaine du taxi, nous nous souvenons de M. Euclide Pion et de M. Paul Cloutier. Nous retrouvons également M. Rosario Gadoury au service de M. Jack Raysack, en 1935-36. M. Omer Gadoury travaille à son propre compte en 1937-38.

Ramore a ses cordonniers. Un certain M. Slaupnich établit son commerce en 1932 sur la rue Timmins, pour ensuite aménager définitivement sur la rue Ferguson. M. Adélar Godfroy commence la pratique de cordonnier sur son lot en campagne pour venir plus tard le continuer au village durant plusieurs années.

Les services du docteur Roméo Gareau sont bien appréciés dans notre milieu et dans les environs pendant les années 1936 à 1942.

Un autre est le docteur Ernest Brunet qui réside au village pendant environ deux ans. À d'autres intervalles, on peut recourir aux bons soins des médecins Charbonneau, Danis et Leblond, ainsi qu'à ceux des frères Joyal, chirurgiens d'Haileybury.

Le service de poste est assuré d'abord par Mme Coughlin, puis Mme Guertin, épouse de John. Georges Geoffroy et son épouse Roberte remplacent Mme Guertin au bureau local.

La Banque Impériale de Commerce de Matheson offre un service bancaire à Ramore en 1934. Ce service est annulé l'année suivante pour reprendre en 1936, suite à l'ouverture de la Ross Mine. Puisque cette expérience ne rapporte pas les succès espérés, aucune autre banque ne s'intéresse à ouvrir un comptoir à Ramore. Ce n'est qu'une dizaine d'années plus tard qu'une caisse populaire y ouvrira ses portes.

Les services d'un avocat, dans la personne de maître Alibert St-Aubin, sont aussi disponibles vers les années 1935.

Et comme pour encourager le développement de Ramore durant les années de « crise », 1932 à 1936, en guise de travaux publics, le gouvernement bâtit un aéroport à cinq kilomètres du village. Pour

aider à diminuer le problème des pauvres, on envoie des centaines d'hommes du sud de l'Ontario pour défricher les pistes. Quand le projet est complété, ce terrain d'atterrissage est employé par le département de Transport comme aéroport d'urgence.

Les noms de MM. Lepage, Marquis, Geray, Philippe Désilets et Vénérand Fortin nous rappellent les forgerons des années 1932 à 1940.

Des modestes débuts de nos pionniers nous reconnaissons un avancement en tous points. Avec l'entraide, un travail ardu et énergique, beaucoup de créativité, le petit village devient de plus en plus fonctionnel et autonome.

Éducation

La première école construite à Ramore est l'école publique et on s'accorde pour dire qu'elle existe avant 1915. Au début, cette petite école d'une seule classe reçoit tous les enfants d'âge scolaire, anglophones et francophones, de la première à la huitième année. Elle existera jusque vers les années '60. On nous dit qu'au début, plusieurs institutrices francophones y oeuvrent après avoir obtenu leur certificat d'enseignante à North Bay. On semble se souvenir qu'à cette époque, le gouvernement encourage financièrement les jeunes intéressés à l'enseignement primaire, à cause du manque de professeurs dans l'Ontario.

La première école séparée est construite au village vers 1920. Mlle Lucie Leduc est la première à y enseigner. Cette école à deux étages et à quatre classes porte le nom de Ste-Thérèse, et nos francophones y reçoivent leur instruction jusqu'en décembre 1937, alors qu'un incendie la détruit complètement.

Dès lors des arrangements sont faits pour assurer la continuation des classes. On se sert d'une grande maison (on ne se souvient pas trop laquelle) pour loger les élèves jusqu'à la fin juin 1938. M. David Bastien et son épouse, de Ramore, sont élus président et secrétaire-trésorière de la commission scolaire locale.

Dès les débuts de 1938, les matériaux sont achetés et les plans sont faits pour la construction d'une nouvelle école. Le 1er mars, les entrepreneurs commencent les travaux. L'école ouvre ses portes en septembre 1938.

La municipalité de Ramore achète dix lots au sud du presbytère. L'école, construite exactement au centre du terrain, divise celui-ci en deux cours de récréation, une pour les filles et une pour les garçons.

L'école est un édifice composé d'un sous-sol et de deux étages comprenant chacun deux salles de classe. Chaque salle de classe peut contenir quarante élèves. La salle des professeurs et la bibliothèque se trouvent au deuxième étage.

La nouvelle école Ste-Thérèse témoigne d'un esprit patriotique et de bonne entente entre parents, professeurs et élèves, sous la direction de M. Rosario Laurin et de son personnel enseignant: Elliette, Eva et Julia Perrier ainsi que René Duguay.

L'inspecteur scolaire de l'époque, M. J.L. Maurice vient visiter l'école en octobre de la même année. Un mois plus tard la Commission scolaire fait creuser un puits, fait bâtir une cabane pour la pompe et fait entrer l'électricité dans l'école. Mgr. Louis Rhéaume, évêque de Timmins, consacre officiellement l'école le 2 juin 1941.

En septembre 1947, 99 élèves s'inscrivent à l'école Ste-Thérèse. Tôt en 1948, le canton Playfair adhère à l'Unité sanitaire de Kirkland Lake. Les gardes-malades visitent l'école la première fois le 9 avril de cette même année.

Vers 1937, une école de rang, connue sous le nom d'école #3, est érigée à quelques cinq kilomètres du village, dans le rang «Desjardins», au nord-ouest du village. On nous dit qu'à l'époque, si un nombre suffisant d'élèves doit parcourir cinq kilomètres ou plus pour se rendre à l'école, on peut obtenir la permission de construire une nouvelle école. Puisque les enfants du rang doivent pensionner au village chez des parents ou des amis pendant la semaine pour pouvoir aller à l'école, il est important qu'on leur facilite les choses. Cette école #3 regroupe donc tous les francophones dans un rayon d'environ deux kilomètres et demi.

Par contre, les enfants de la partie sud du canton Playfair sont toujours obligés de voyager à l'école du village, soit quotidiennement, soit pour loger au village pendant la semaine. Dans le premier cas, les parents doivent les y conduire le dimanche soir avec leurs provisions pour la semaine et les ramener au foyer le vendredi soir. À cause des problèmes que posent la distance, la température et la perte de temps et d'énergie, une autre école prend naissance dans la concession 2. Elle porte le nom de St-Isidore et on comprend ici pourquoi.

M. Isidore Robillard initie le projet en 1935 avec M. Théodore Pion, qui agit comme secrétaire. Avec les autres membres des familles impliquées et intéressées à cette demande, on se réunit une dizaine de fois et M. Pion correspond avec le gouvernement de Toronto qui refuse les «debentures» nécessaires pour la construction d'une nouvelle école, à cause de la «crise». M. Robillard approche

donc M. Alibert St-Aubin, avocat résidant dans la municipalité de Ramore, qui devient secrétaire. On entreprend de nouvelles démarches et on réussit à obtenir un permis de construction et un octroi de \$450,00. Mais ce montant est insuffisant... On convient alors de bâtir en «bee» ou en corvée. Les contribuables de l'arrondissement consentent à fournir chacun l'équivalent de 50% de l'évaluation de leur propriété (terrain et habitation), soit la moitié de cette valeur en travail ou main-d'oeuvre, et l'autre moitié en bois de construction, scié et aplani. Seulement deux des contribuables refusent leur part tel que convenu et doivent alors fournir l'argent équivalent. Et l'école s'élève pour loger les vingt-six élèves de son arrondissement. Un an plus tard, l'inspecteur scolaire de l'époque se réjouit avec les responsables du fait que toutes les factures contractées par cette entreprise sont payées en entier... L'école St-Isidore accueille des élèves jusqu'en juin 1954 alors que celle de Playfair #2 ferme ses portes en juin 1952. Dès lors les élèves sont transportés à l'école du village, qui n'a cessé de progresser depuis son ouverture en 1938.

En 1949, l'inscription est l'une des plus considérables depuis la fondation de l'école, soit 119 élèves dont 67 dans les deux premières années du cours.

En décembre 1949, durant les vacances de Noël, on installe le système d'éclairage actuel dans les deux classes nord. On complète cette installation dans les deux autres classes pendant les vacances de Pâques 1950.

Et depuis 1950... beaucoup d'amélioration s'effectue comme dans tous les autres domaines. À deux reprises l'école est agrandie pour loger un plus grand nombre d'élèves. En 1954, une allonge de deux classes et d'un bureau est construite du côté ouest. Puis en 1967, on érige trois autres classes, un gymnase et une salle de professeurs à l'est de l'édifice original.

Au cours des années, pour des raisons économiques, les écoles de rangs, puis l'école francophone de Matheson, en 1966 et celle de Holtyre en 1976 ferment leurs portes. En septembre 1952, ce sont les élèves de l'école Playfair #3 qui se rendent à l'école du village, l'école Ste-Thérèse. En septembre 1954, on ferme les portes de l'école Playfair #2, St-Isidore. Les élèves de Matheson arrivent en septembre 1966. Et c'est en 1976 que l'école St-Joseph de Holtyre confie ses élèves à l'école Ste-Thérèse de Ramore.

À un moment donné, les directeurs cessent d'enseigner dans une salle de classe pour s'occuper uniquement de la direction et de l'administration de leur école.

En 1969, les petites commissions scolaires des environs sont

amalgamées pour former ensemble le « Conseil des Écoles Séparées Catholiques du District de Cochrane-Iroquois Falls » (C.E.S.C.D. Cochrane-Iroquois Falls).

Puis on sent le besoin d'embaucher des secrétaires et bibliothécaires. Gisèle Fortin, sous la direction de S. Odette Rivet, monte la bibliothèque actuelle de notre école durant l'année scolaire 1969-70. Gisèle est succédée par S. Thérèse Guillemette et Huguette Champagne. Madeleine Camirand prend ensuite la relève. C'est maintenant Diane Gadoury qui occupe ce poste.

Au cours des années, l'école Ste-Thérèse est maintenue et entretenue par plusieurs concierges. Mentionnons M. Floribert Robillard, M. Lorenzo Tremblay, Mme Jeannine Lafrenière (à demi-temps) et M. André Lafrenière. Jean-Claude Laforge continue de nos jours ce travail.

Les élèves et le personnel oeuvrent aujourd'hui dans neuf salles de classe, et bénéficient des services d'un grand gymnase, d'une bibliothèque, d'une salle de professeurs, du bureau du directeur et d'un secrétariat.

Le cheminement de notre système se compare bien avec celui des autres écoles de notre province. Nos élèves semblent s'épanouir à un bon rythme, et ... la roue continue de tourner...

Église

Un bref retour vers les débuts nous aidera à situer Ramore dans son diocèse et à le placer dans son contexte religieux...

Le 22 septembre 1908, le Pape Pie X désigne sous le nom de Vicariat Apostolique du Témiscamingue un vaste territoire dont les limites comprennent Timmins, Rouyn-Noranda, Amos, Moosonee, Hearst et une partie des diocèses actuels de Thunder Bay, Hull, Trois-Rivières, Joliette, Québec et Chicoutimi.

« La population du nouveau vicariat s'élève à 22,000 catholiques environ, pour une population totale d'environ 37,000. Il y a une trentaine de prêtres à l'oeuvre, dont une dizaine de Pères Oblats de Marie Immaculée. Plus de dix paroisses ont alors un prêtre résident et l'on compte aussi une vingtaine de missions. » (Extrait du bulletin diocésain, 1er octobre 1980, page 6.)

De 1910 à 1914, Mgr Elie A. Latulipe, vicaire apostolique du Témiscamingue, voyage par train de village en village pour visiter les missions. Ramore, mission déjà habitée par quelques familles anglophones et francophones, profite des services religieux de son

diocèse. Au nom de la « Société d'Établissement rural », l'abbé Jean-Baptiste Bourrassa, figure légendaire chez les colonisateurs, encourage fortement le mouvement de colonisation dans le nord ontarien. À Ramore, le prêtre missionnaire est hébergé au foyer de la famille Téléphore Champagne où il peut se reposer et installer son autel portatif pour la messe.

Les fils Champagne parcourent les routes pour annoncer l'arrivée du prêtre et pour inviter les habitants à la messe et aux Vêpres. Il faut parfois marcher jusqu'à huit kilomètres et bien souvent à jeun pour assister à la messe et recevoir la sainte communion. Les pionniers vont à la confesse dans une chambre au service du prêtre au foyer Champagne. Les pénitents s'agenouillent près du lit où est assis le confesseur pour donner l'absolution. À la messe, on peut entendre les voix du père Champagne et de ses fils. Le petit harmonium familial du foyer Martin Robillard est parfois transporté par ses fils pour agrémenter les cérémonies.

L'abbé Bourrassa célèbre la première messe à Ramore le 15 novembre 1914 et fait le premier baptême, celui de Guy Kirkbride. La même année, il revient chanter la messe de minuit...

Et ainsi débute la vie de l'Église chez nous... Près de leur pasteur, les pionniers trouvent des conseils, de l'encouragement et des moments de bonheur. Tout au long des années, le prêtre devient l'âme de la mission puis de la paroisse, tout aussi bien pour « les choses de Dieu » que pour la vie sociale naissante puis grandissante du milieu.

La future paroisse St-Laurent est organisée par l'abbé A. Pelletier. Il arrive à Ramore en août 1916. Il dessert aussi les missions environnantes, de Porquis à Englehart. On dédie la paroisse à St-Laurent, diacre et martyr. Pourquoi?... On ne peut trouver de preuve à ceci, mais on suppose que la fête de St-Laurent ait coïncidé avec l'arrivée du Père Pelletier...

En 1917, on compte 28 familles catholiques dans les cantons Playfair, Hislop, Cook et Guibord. L'abbé Pelletier veut bâtir un presbytère... où.? En juin 1917, M. Thomas Coughlin offre gratuitement un terrain pour bâtir l'église. Pendant l'été 1917, on construit un presbytère (couvent actuel) qui sert aussi de chapelle. Au rez-de-chaussée se trouve la résidence du prêtre alors qu'à l'étage supérieur, la chapelle sert d'église jusqu'en 1922. Les paroissiens se groupent en corvées pour défricher le terrain et construire la fondation. M.A. Peloquin, entrepreneur de Ville-Marie, fournit les matériaux nécessaires et complète la construction. (Il reçoit \$2,365.00).

Ramore est encore au stage de mission. Le pasteur ne célèbre la

messe dominicale que périodiquement dans la chapelle car il doit aussi s'occuper de Matheson, Swastika, Kirkland Lake... Pour se rendre aux autres missions, le Père Pelletier (toujours en soutane) voyage par train ou « motor car », en traîneau à chiens, en raquettes, et très souvent à pied dans les petites « trails » ou sur la voie ferrée.

Mgr Latulipe vient confirmer 22 enfants le 12 août 1918. Plusieurs se souviennent d'avoir fait leur « petite communion » dans la chapelle. Le mariage d'Omer Boisvert à Amanda Allarie semble être le premier à être célébré dans la chapelle le 10 octobre 1922.

Une noyade, le 17 août 1917 (Léopold Robillard, 16 ans), motive les paroissiens à faire des démarches pour le premier cimetière de Ramore. M. Martin Robillard, (père du jeune noyé), M. Alphonse Fortin et M. Moïse Cloutier fournissent la somme de \$25.00 pour acheter un terrain de M. Charles Coughlin dans les côtes, près de la rivière Noire. On défriche le terrain et le cimetière est terminé l'année suivante. La Fabrique débourse une vingtaine de dollars pour les matériaux de la clôture et \$5,00 pour la barrière en broche. La croix est fabriquée par M. Floribert Robillard et bénie par le Père Pelletier le 15 juin 1919. La sépulture de Léopold Robillard est la première dans ce cimetière, tandis que sa mère Clarice y sera inhumée la dernière en 1950.

En ce qui concerne les finances de la mission de Ramore, Mgr Latulipe vérifie les livres le 13 août 1918. Le rapport de l'année 1917 indique un déficit, mais en 1918, il y a un surplus de \$188,83. Ce montant permet de finir certains travaux, d'obtenir de l'ameublement, et d'acheter un chemin de croix (\$21,05 — transport compris). Les revenus proviennent de l'organisation de soirées, d'encans, de séances, de bazars, de la vente des chaises dans la chapelle, des collectes...

Le 5 janvier 1920, le nouveau curé Félix Leduc arrive à Ramore. L'abbé Pelletier part vers sa nouvelle mission, New Liskeard, le 20 janvier 1920. Originaire de Sorel au Québec, l'abbé Leduc est ordonné prêtre le 14 juillet 1918 par Mgr Latulipe. Il est vicaire à Timmins lorsqu'il est appelé à Ramore.

À son arrivée, il célèbre la messe dominicale deux fois par mois dans sa jeune paroisse. En 1922, un autre prêtre assume la responsabilité des missions de Swastika et de Kirkland Lake. Alors, le Père Leduc peut maintenant dire la messe à Ramore tous les dimanches. On lui permet de chanter une autre messe à Matheson certains dimanches quand les chemins et la saison sont propices. La même année, un paroissien irlandais de Matheson, M. Tom McDonald lui donne une « Ford » pour lui faciliter le trajet.

À ce moment de notre histoire, la population catholique de Ramore est de 120 familles. Puisque la chapelle devient trop étroite, on décide de construire une église. Pour financer ce projet, on fait une collecte spéciale mensuelle et on accepte des dons en argent et en matériaux. Les corvées se multiplient du début à la fin de la construction, dirigée par M. Louis Trudel.

L'église mesure 84 par 42 pieds et la sacristie, 35 par 25 pieds. On recouvre l'extérieur de bardeaux d'amiante et les murs intérieurs de gyproc. On y installe 20 grands bancs, les 279 chaises et l'autel de la chapelle. On organise un système de chauffage à air chaud fournit par une fournaise à bois. Au début, les paroissiens fournissent le bois de chauffage pour payer leur dîme ou leur banc. Puis, le Père Leduc suggère que la Fabrique achète le bois. Pendant une vingtaine d'années, M. Ovide Dumouchel et sa famille coupe, fend et transporte jusqu'à 80 cordes de bois par année pour chauffer l'église.

Le premier mariage célébré dans la première église est celui d'Alphonse Drouin à Rose-Anna Héту, le 25 avril 1923. Joseph Marcel Euclide Doucet, fils de Louis Doucet et Malvina Gagnon, est le premier à être baptisé par le Père Leduc dans l'église.

Plusieurs pionniers se souviennent que dès 1922, tous les paroissiens se font un devoir d'assister aux cérémonies et dévotions religieuses offertes: le Salut du Très Saint Sacrement après la messe ou le dimanche soir, les Vêpres du dimanche, la messe du premier vendredi de chaque mois, les prières du mois de Marie à chaque soir du mois de mai, la Procession de la Fête-Dieu, le chemin de la Croix pendant le Carême, la messe des rogations avec les litanies pour les biens de la terre, et encore d'autres.

(Soulignons ici le décès de Mgr. Latulipe le 14 novembre 1922. Mgr. Louis Rhéaume, O.M.I., le remplace le 8 juin 1923).

M. Martin Robillard prend l'initiative d'écrire aux Soeurs de Ste-Anne à Lachine pour obtenir des vêtements pour le prêtre et des ornements pour l'autel. Il est le premier à s'occuper des enfants de chœur.

À tour de rôle, plusieurs musiciennes se dévouent à l'harmonium de l'église pendant les cérémonies religieuses.

Le soir du 17 décembre 1937, l'incendie qui rase l'école se propage jusqu'à l'église pour tout détruire. En attendant de reconstruire, les paroissiens assistent à la messe dans la salle communautaire locale.

Il faut recommencer... Au début de l'hiver 1938, le vaillant Père Leduc ouvre un chantier de bois. Les paroissiens coupent les billots pendant l'hiver et les charroient bénévolement à la scierie. M. Louis

Trudel accepte de nouveau la direction des travaux de construction.

La nouvelle église est plus spacieuse que la première: 117 par 48 pieds. À l'intérieur, on construit un plafond élevé, un genre de voûte, style gothique. De grosses colonnes soutiennent le toit. On ajoute un jubé à l'arrière et on recouvre les murs de plâtre. Dans le but d'y faire une salle paroissiale, on fait creuser un sous-sol. On décide encore de chauffer au bois et on fait le brochage électrique complet dans l'église. Le haut clocher se fait voir de loin...

Le 18 décembre 1938, l'église est en fête. Le bedeau de l'époque, M. Fabien Rondeau, sonne la cloche pour inviter les paroissiens à la messe. Mlle Gabrielle LaSalle est heureuse d'étréner le nouvel orgue au jubé. On étréne les bancs, les confessionnaux... Au maître-autel, le curé Leduc chante la messe...

La vie spirituelle et sociale de Ramore continue, pendant que le Père Leduc, atteint de diabète, devient complètement aveugle de 1950 à 1952. Afin d'alléger sa tâche et d'assurer la bonne marche de la paroisse, l'évêché juge nécessaire d'envoyer des vicaires à Ramore. En 1950, le Père Jean Proteau est le premier à s'amener donner un coup de main pour le ministère de la paroisse. L'abbé Marcel Routhier remplace le Père Proteau à Ramore en 1952. Puis en 1956, nous arrive l'abbé Alexandre Roberge.

L'Église joue toujours un rôle dominant dans l'évolution de la paroisse comme dans tous les milieux fondés par les prêtres-colonisateurs. La cueillette de fonds destinés à la construction et à l'entretien des églises et presbytères incite le prêtre et ses paroissiens au progrès. Et ainsi s'organisent à Ramore des choeurs de chant et chorales, des bazars, des pièces de théâtre, la présentation de films, des corvées, des tirages, des fêtes champêtres, des repas paroissiaux, des parties de cartes, des bingos, des activités sportives, des guignolées, des mouvements d'action catholique tels que la Ligue du Sacré-Coeur, les Dames de Ste-Anne, les Enfants de Marie, la Croisade Eucharistique, les Cercles Lacordaire et Jeanne d'Arc, des soirées d'amateurs...

Les religieuses de l'Assomption de la Ste-Vierge viennent s'installer chez-nous en 1956 et logent dans la demeure actuelle de M. Ovide Dumouchel jusqu'en 1959, alors que l'on construit un nouveau presbytère adjoignant l'église. L'ancien presbytère devient alors le couvent actuel. (Voir l'annexe pour les détails du départ du Père Leduc.)

Le Père Clément Perron est désigné comme curé de Ramore en juillet 1959. Il inaugure l'usage de bulletins paroissiaux pour remplacer les annonces en chaire. Il introduit un système d'enveloppes

d'offrandes pour remplacer la vente des bancs à l'église. On voit également se former la Troupe 13e St-Laurent de Ramore, troupe de Louveteaux. La conversion du système de chauffage au bois est faite au gaz naturel pour l'église et le presbytère. Le sous-sol de l'église est nettoyé, peinturé et on s'en sert maintenant comme salon funéraire depuis 1965.

Le curé Adélarde Matte succède à l'abbé Perron, décédé en mars 1967. Le Père Matte apporte lui aussi des améliorations à la paroisse. Ainsi se forme un comité de finances paroissial. Quelques pratiques religieuses revivent: la Procession de la Fête-Dieu, le Salut du Saint Sacrement, l'observation du mois du Rosaire, les messes pour les biens de la terre...La paroisse organise des rencontres sociales (bingo, concert, films) afin de défrayer les coûts d'un nouvel orgue pour l'église en juin 1967. L'année 1968 voit se renouveler la croix de l'ancien cimetière (M. Floribert Robillard et son fils Georges).

En septembre 1968, Mgr Pelletier (premier pasteur de Ramore), M. le Chanoine Morin de Val Gagné, M. le curé Labonté de Matheson et tous les paroissiens de Ramore assistent à la bénédiction des trois croix: celle de l'ancien cimetière, celle du nouveau cimetière et la croix des chemins de la Ligue du Sacré-Coeur (rang Desjardins).

En octobre 1971, suite au décès de l'abbé Matte, l'abbé Georges-Emile Martin s'occupe des affaires paroissiales jusqu'à l'arrivée du curé Edouard Jubinville à la fin de l'automne de la même année. Le Père Jubinville oeuvre en même temps à la ferme correctionnelle de Monteith et profite donc des services de l'abbé Alphonse Deshaies qui réside au presbytère depuis quelques années.

Dès 1972, le nouveau presbytère est meublé à la suite d'un «shower» ou collectes et dons, et la paroisse entreprend de poser un plafond suspendu dans l'église afin d'économiser sur le chauffage.

L'intérieur de l'église est rénové (peinture, tapis dans le sanctuaire, draperies) en 1973. La même année, l'abbé Deshaies abandonne le ministère actif et quitte Ramore.

Le curé Jubinville profite d'une année d'études à Ottawa (juillet 1974 à juin 1975), alors que le Père Alfred Brouillard prend charge de la paroisse et assure le ministère.

Le toit de l'église est réparé et renouvelé durant l'année 1975 et des agenouilloirs sont faits et installés à l'intérieur. Au cours de l'année 1977, l'abbé Jubinville se charge de faire poser des tuiles (weeping tiles) aux alentours de l'église pour éliminer le problème de l'eau dans le sous-sol. Il organise et présente des cours de Bible aux paroissiens. Puis il encourage les gens de la paroisse à réparer le plancher de l'église. En juin et juillet, il profite d'un beau voyage à

Rome.

En 1978, le Père Jubinville entreprend les démarches pour le recouvrement extérieur de l'église et réussit fort bien à rehausser l'apparence de notre édifice.

L'abbé Jubinville est nommé curé à Earlton en septembre 1978 et doit donc quitter Ramore.

Octobre 1978 nous permet d'accueillir le Père Gérard Deslandes comme nouveau curé.

Pendant son séjour parmi nous, soulignons l'organisation des activités suivantes : rencontres des paroissiens volontaires avec les détenus de Monteith, accueil d'une famille de réfugiés, mise en marche de plusieurs comités d'avancement spirituel, social et administratif soit les missions, la jeunesse, le baptême, le mariage, la Bible, la paroisse, la liturgie, les réparations et l'entretien, les finances, les Femmes chrétiennes, les réfugiés, Marriage et Youth Encounter, les volontaires pour Monteith.

Et déjà en août 1981, l'abbé Deslandes doit se diriger vers sa nouvelle paroisse à Iroquois Falls.

L'abbé Jean-Marc Naud dirige les affaires paroissiales chez nous depuis août 1981, et en collaboration avec ses paroissiens, il assure un ministère fort, fidèle, loyal.

Une vie en paroisse est toujours bien vivante quand le prêtre est bien épaulé. Le prêtre est ordonné pour les âmes. Il appartient aux laïcs d'aider le prêtre à prendre plus parfaitement conscience de sa tâche essentielle... (Paroles de Mgr. Fulton J. Sheen, dans « Le prêtre ne s'appartient pas »).

Gouvernement

Politiquement, Ramore se situe au début dans les comtés provincial et fédéral de Cochrane Sud.

Dès 1927, notre village organise son propre gouvernement municipal grâce à l'initiative de M. David Bastien, politicien-né, originaire de Ville-Marie au Québec. M. Bastien constate qu'on est bien défavorisé politiquement, puisqu'on n'a pas de liens directs et autorisés avec les gouvernements provincial et fédéral. En élisant notre propre conseil, on pourrait profiter des octrois pour améliorer les routes locales. Il serait aussi possible de bénéficier de l'aide financière disponible aux fermiers, pour grains de semence, engrais, etc. On pourrait faire progresser la municipalité à l'aide des taxes des contribuables additionnées aux subventions provinciales

et fédérales.

Convaincus de ces avantages prometteurs, un groupe d'intéressés organise une rencontre formelle dont voici les résultats publics.

Ramore, 13 août 1927
Canton de Playfair

«Assemblée tenue ce treizième jour d'août mil neuf cent vingt-sept. Proposé par Téléphore Champagne et secondé par Euclide Doucet que Pierre LaSalle soit nommé secrétaire. Proposé par Martin Robillard et secondé par Alfred Rheault que François Robitaille soit nommé président.»

«Proposé par Téléphore Champagne et secondé par Joseph Hétu que trois avis en français et trois en anglais soient affichés dans les trois magasins qu'une assemblée générale sera tenue dans le haut du presbytère pour la formation d'un conseil municipal samedi soir à huit heures le vingtième jour d'août mil neuf cent vingt-sept.»

Puis l'avis public officiel suivant est affiché.

Avis public

«Avis est donné par la présente à tous les contribuables du canton de Playfair dans la province d'Ontario qu'une assemblée générale sera tenue le vingtième jour d'août à huit heures du soir dans le haut du presbytère pour la formation d'un conseil municipal. J.P. LaSalle, sec.

Donné ce treizième jour d'août mil neuf cent vingt-sept.»

Suite à ces démarches, les premières élections ont lieu le 1er décembre 1927. Sont élus pour l'année suivante, 1928:

Maire: Joseph David Bastien

Conseillers: Joseph Houde

Joseph Champagne

Adam Gélinas

Joseph Elie Boisvin

Secrétaire: J.L. Vallière

Le canton de Playfair est incorporé le 15 décembre 1927 à Cochrane par le juge du district J.B.T. Caron. La première assemblée se tient le 4 janvier 1928.

Et c'est grâce à cette initiative qu'on jouit bientôt de routes améliorées et bien entretenues et du déneigement des routes rurales pendant l'hiver. La municipalité profite éventuellement de l'utilité d'un puits commun qui fournit l'eau nécessaire à tout le village par un système et une station de pompage. Un système de canalisation adéquat est installé, et une «lagune» située au nord-ouest du village, reçoit et filtre les égoûts de chaque maison.

Le conseil municipal parraine plus tard l'érection de deux foyers pour les personnes de l'âge d'or. Aujourd'hui, les rues du village sont pavées et bien éclairées, la patinoire est entretenue, les chemins de campagne sont déblayés l'hiver, grâce au conseil municipal.

Ramore se situe toujours dans les limites de Cochrane Sud provincialement, mais il dépend tour à tour des services fédéraux des comtés de Timmins, puis de Témiscamingue.

Loisirs

Il faut se divertir à l'occasion... Ramore sait cela depuis ses débuts. Le jeune Père Pelletier transforme le sous-sol du presbytère en salle de jeu. Les jeunes (et d'autres moins jeunes) s'y rendent pour jouer au «pool», pour faire de la boxe, pour s'exercer avec les haltères. Ça bouge là-dedans...

Il paraît que pour une certaine période de temps, M. Roméo Champagne mène l'organisation d'une fête champêtre annuelle. Un bon dimanche de l'été, toute la communauté se rassemble pour fêter, manger, jouer... Le Père Leduc organise à son tour une journée de fête familiale, dont les profits sont versés à la Fabrique.

À divers moments de notre histoire, une équipe de baseball est bien active localement et dans les environs.

Les années 1952 à 1955 appellent les paroissiens à se rapprocher les uns des autres par la présentation de films, des corvées pour couper le bois de chauffage pour l'église, des raffles, des épluchettes de blé d'Inde, des bazars, des parties de cartes, l'organisation et la présentation de pièces de théâtre, des rencontres d'équipes de ballon-volant, des guignolées, des bingos, sous l'oeil vigilant du vicaire Routhier et encouragés plus tard par le vicaire Roberge.

Un club bien actif vers les années '53-'54, le Club des Gais Lurons, encourage les jeunes filles de la paroisse à se réunir et à s'occuper de diverses activités sociales, telles pièces de théâtre et soirées organisées. Ce club accueille ensuite les jeunes garçons. La dissolution de ce mouvement engendre la formation d'un autre

mouvement de jeunes: Jeunesse Agricole Catholique (J.A.C.)

Les adultes du milieu sentent aussi à cette époque le besoin de se réunir et de se divertir. Ainsi naît le Club St-Laurent qui présente des pièces de théâtre et des soirées sociales. On réussit ainsi à défrayer les coûts d'un piano pour la salle paroissiale.

Essor

Durant les années 1940 à 1960, la communauté de Ramore vit en plein essor. L'exploitation agricole est encore assez substantielle pour assurer une survie agréable aux fermiers tout en faisant profiter le reste de la population.

La vente des légumes au marché de Kirkland Lake intéresse à cette époque quelques producteurs du milieu. MM. Arthur St-Onge, Floribert Robillard, Joseph Champagne et Joseph Leduc se dirigent périodiquement vers ce plus grand centre avec leurs récoltes, afin de profiter d'un peu d'argent supplémentaire.

La vente de viande de porte à porte joue un double rôle. Ce service permet au cultivateur d'écouler rapidement sa réserve de viande fraîche et en même temps, les consommateurs locaux jouissent d'un moyen facile et propre d'acheter leur viande. On se souvient des colporteurs de boeuf et de lard suivants: Roland Messier, Eloi Robitaille, Herman Gadoury, Lucien Rheault, Philippe Desjardins et Marcel Trudel.

À la beurrerie locale, le chiffre d'affaires du marché annuel s'échelonne, selon les années, de vingt-cinq mille à cinquante mille livres de beurre, en plus du service de pasteurisation. Économiquement parlant, cette période de notre histoire est la plus prometteuse.

Les mines environnantes sont encore à l'été de leurs richesses. Les marchés, national et international, des métaux précieux encouragent toujours la mise en valeur de chaque découverte et de chaque opération minière. Les mineurs de la région bénéficient de salaires propres à favoriser les commerces et les services locaux.

L'industrie forestière continue d'employer plusieurs bûcherons de la région et d'attirer quelques familles étrangères à son service. Quelques entrepreneurs forestiers tels Paul Cloutier, René Guertin et Félix St-Aubin fournissent du travail à plus d'un chef de famille de Ramore.

La municipalité jouit alors également de la disponibilité de commerces et de services multiples: deux hôtels licenciés, quelques

restaurants, une boutique de forge, un salon de barbier, une boutique de linge pour dames, un plant de viande avec entrepôt frigorifique, un magasin de souvenirs et d'art esquimau, deux et même trois garages, deux services de taxi, une cordonnerie, les services d'un avocat et d'un médecin, un bureau de poste...

Il ne manque que les services bancaires nécessaires à un tel progrès... Quelques citoyens et M. le curé Leduc assistent à deux conférences données par l'abbé Gagné en 1944 et en 1945. Ces rencontres présentent les avantages et les buts d'une caisse populaire, organisme financier qui s'étend alors à tous les milieux francophones ontariens. À l'époque, le clergé joue le rôle très important d'initiateur de ces institutions bancaires. MM. Henri Boucher et Vénérand Fortin se rendent à un cercle d'étude sur la caisse populaire à Night Hawk Centre, à quelques 25 kilomètres à l'est de Timmins, au camp d'été du Père Thériault. Ils y rencontrent M. Floribert Robillard et le curé Leduc de Ramore. Nos gens étudient et projettent pour l'avenir. D'autres cercles d'étude s'organisent de lieu en lieu et c'est finalement le 2 juin 1947, sur le perron de l'église de Ramore, que M. Harvey Boisvin prend l'initiative de convoquer une assemblée publique pour l'après-midi même. Il faut ajouter que dans ce temps-là, l'assemblée de la Ligue du Sacré-Coeur se tient après la messe dominicale. En attendant l'arrivée de M. le Curé, Harvey Boivin invite le public à signer pour la caisse. Le directeur de l'école de Holtyre, M. Gilles Lefebvre, accepte le secrétariat pour cette assemblée improvisée sur place.

Pouvons-nous nous décider à fonder notre propre caisse populaire à nous, ou encore une coopérative d'épargne?...

La loi exige un minimum de vingt membres pour fonder une caisse populaire. On discute... les 22 membres suivants signent la demande d'incorporation légale de la «Caisse populaire St-Laurent de Ramore»:

J.H. Boivin
Henri Boucher
Francis Desjardins
Hervé Gélinas
Herman Gadoury
Roger Trudel
Marcel Trudel
R. Gadoury
W. Camirand
Camille Godfroy
René Villeneuve

Gérard D'Aoust
F. Houde
Alexandre Boucher
Paul-Emile Benoit
A. Godfroy
Philippe Desjardins
Floribert Robillard
Vénérand Fortin
Eddy Camirand
L.D. Robillard
Arthur Lanoue

Le 15 juin 1947, on nomme les officiers aux trois comités : administration, surveillance et crédit. Onze jours plus tard, soit le 26 juin 1947, le Ministère de l'Agriculture l'enregistre en charte. Le jour de l'ouverture officielle, le 27 juillet 1947, un dimanche après-midi, la caisse déclare un encaisse de 65,00\$. Après quatorze mois d'opération, le rapport envoyé à Toronto montre un actif de 46550,04\$. Les sociétaires actifs de la Caisse sont les principaux responsables de ce succès, avec assurément, une bonne administration.

Base Militaire

En 1950, la Montagne Cook est choisie comme site du «Early Warning Radar System». Ceci fait partie de la «Pine Tree Line», un projet conjointement financé par les gouvernements canadien et américain.

Le but de ce système de radar est d'alerter les cités du sud de l'Ontario et du nord des États-Unis en cas d'attaque ennemie. Dès 1952, la base militaire accommode une unité de 200 aviateurs avec leur équipement.

Les États-Unis continuent de soutenir ce projet pendant neuf ans, jusqu'au 1er janvier 1962, lorsque le radar est officiellement remis aux forces de l'air canadiennes (R.C.A.F.). À plusieurs reprises, l'équipement perfectionné de cette base rend service à la population locale, particulièrement avec ses camions à feu et son ambulance en cas d'urgence.

Dès son implantation en 1950, la base des forces armées emploie de la main d'oeuvre locale. Plusieurs citoyens de Ramore travaillent à ériger les bâtiments. Des emplois aux cuisines, au secrétariat, à l'entretien, et à quelques postes de sécurité sont confiés aux civils. Pendant plusieurs années, les magasins locaux approvisionnent les familles militaires qui demeurent dans des roulottes sur le terrain de la base. Certaines familles logent dans les maisons disponibles à Ramore. En 1974, lors de sa fermeture, cette entreprise emploie entre 60 et 70 civils de Ramore et des environs.

Kempis

En 1956, le département de la défense nationale accorde un contrat à la Canadian Foundation Company of Canada pour la construction d'un lien de communication avec la ligne DEW utilisée

par le radar. La Montagne Kempis est choisie comme site. Un bon nombre d'édifices sont érigés pour abriter le personnel et les provisions de cette entreprise. Cette tour micro-onde sert à la Compagnie Bell pour transmettre les ondes de la télévision transcanadienne et aussi pour son système téléphonique. Un système de communication de l'O.N.R. y est aussi installé. Au même endroit, CFCL, poste de radio et de télévision francophone de Timmins, y construit une tour pour alimenter Kearns et l'ouest du Québec. On y érige aussi un poste d'observation pour les gardes-forestiers.

La Compagnie Trans-Canada Pipelines a été formée pour le transport du gaz naturel des puits de l'Alberta. En 1958, cette compagnie fait des démarches pour l'achat d'un terrain à Ramore et se procure celui de M. Joseph Héту pour bâtir une station de pompage. On installe la première ligne de gaz en 1958 et dès 1959, le village de Ramore, le village de Holtyre et la Ross Mine bénéficient des services de la station 105. Trois moteurs de 2 000 forces chacun rehaussent le volume du gaz dans sa poussée vers le sud. En 1963, un quatrième moteur est ajouté aux trois premiers et en 1964, un cinquième entre en fonction.

Vie de l'Église

La vie de l'Église à Ramore à ce moment de son histoire est bien active. À l'ombre du clocher de sa grande église, la paroisse s'épanouit. Les familles nombreuses et unies se font un honneur de se rencontrer socialement, c'est-à-dire de s'amuser sainement et de travailler ensemble, en corvées.

Une chorale, la «schola St-Laurent» est formée. L'intérieur de l'église est nettoyé et lavé en préparation de l'ordination du seul prêtre natif de Ramore, Jean-Marie Champagne, fils de Lucien et Lucie Champagne (juin 1955).

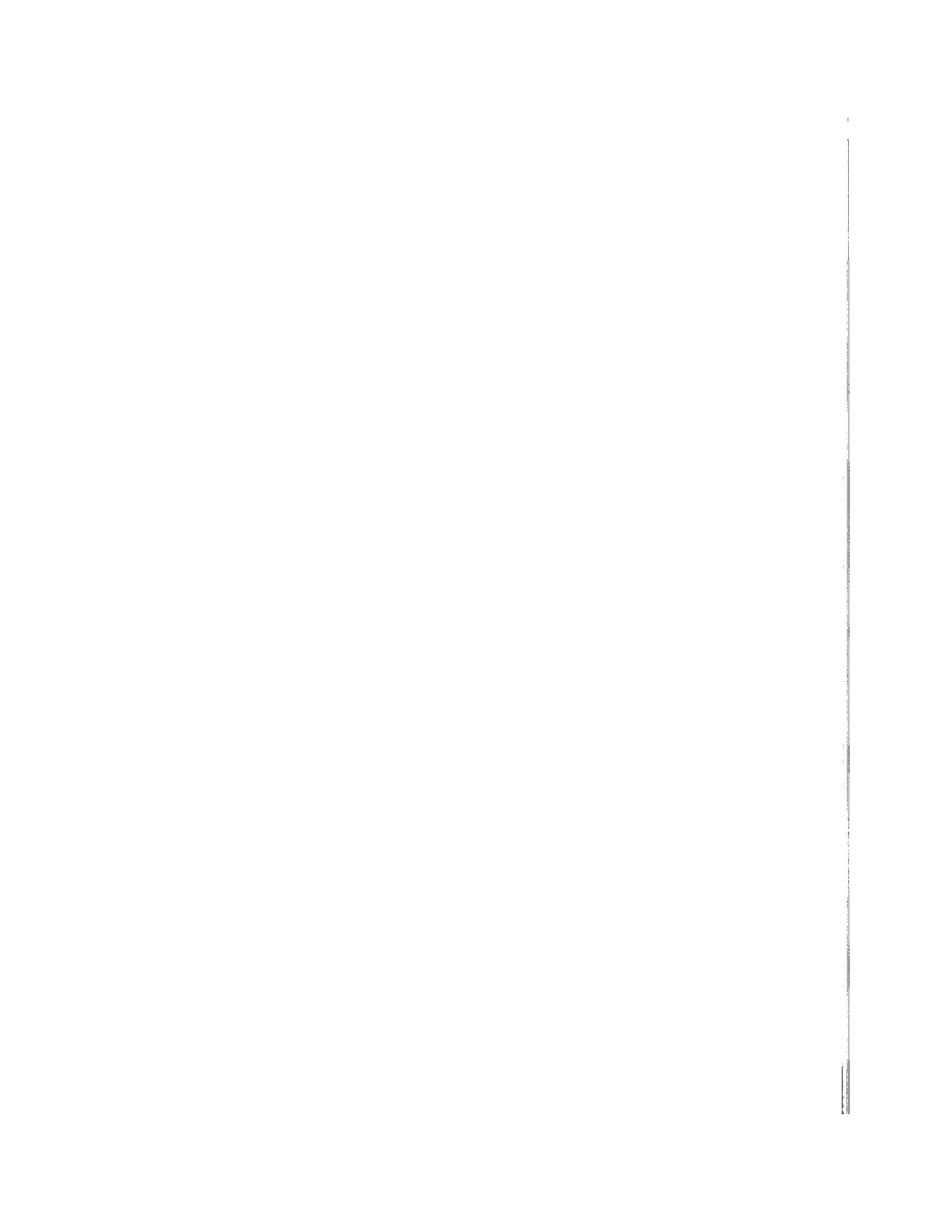
À cette occasion, le chant de la messe d'ordination est préparé bien spécialement sous la direction de l'abbé Routhier. La rencontre eucharistique de cette journée mémorable est radio-diffusée en direct par le poste de radio CFCL de Timmins. Quelle récompense pour le chœur de chant!

Les mouvements: ligue du Sacré-Coeur, Dames de Ste-Anne, Enfants de Marie et Croisade Eucharistique se forment et bougent. Une grotte est montée sur le terrain du couvent où se rassemble toute la paroisse pour des messes, des processions aux flambeaux, la récitation du chapelet.

L'abbé Roberge organise des cours de préparation au mariage. C'est à son invitation et à celle du Père Leduc que répondent les Soeurs de l'Assomption de la Ste-Vierge que Ramore accueille en septembre 1956.

Serait-ce qu'à cette époque, l'absence d'argent de surplus, ou encore le nombre restreint de voitures, contribuent à cet élan religieux et social?

Serait-ce que l'esprit de famille et de sacrifice subsistent?...



Affaiblissement

Il semble que Ramore est maintenant la victime du trouble qui menace toujours les petits villages : l'attrait de l'urbanisation, c'est-à-dire des avantages des grands centres, des villes.

Au cours des années, plusieurs incendies entraînent la mort de certains genres de commerces et services locaux. La laiterie et la beurrerie, détruites en 1947 ne seront jamais reconstruites.

L'Hôtel Commercial disparaît à tout jamais en 1972. Certains magasins tels : celui de M. Paul Cloutier, ceux de M. Roméo Champagne, celui de M. Adrien Daigle, celui de M. Léo Breton (restaurant, garage, taxi), sont aussi la proie des flammes. Bien que ce genre de commerce reprend une autre forme, il reste que les pertes subies dans ces incendies nuisent grandement au progrès de Ramore.

Soulignons ici que le feu est toujours une menace, et que Ramore a connu sa part de désastres dans ce domaine. Tous les édifices ainsi ruinés étaient construits en bois et étaient chauffés au bois pour la plupart. Les cheminées endommagées par l'âge et les longs tuyaux installés trop près des murs et des plafonds étaient la cause principale des incendies. Il était bien commun de retrouver ce genre de danger dans les bâtisses à cause des normes de sécurité plutôt lâches. Les services d'une brigade de pompiers volontaires tardent à paraître localement.

Les terres sont abandonnées presque à l'unanimité. De la soixantaine de familles agricoles de la période d'histoire précédente, il ne reste qu'une dizaine. La modernisation a réussi à appeler les cultivateurs soit au village soit à l'étranger. La télévision donne bien le goût de l'aise. Elle informe la population et par conséquent l'encourage vers les nouvelles techniques.

Les moyens de transport et de communication prennent de l'importance. Il est de plus en plus facile pour un chef de famille de se déplacer pour trouver du travail à l'extérieur et pour ensuite déménager les siens. Les familles sont de moins en moins nombreuses et les parents ont à coeur d'offrir à leurs enfants la meilleure formation

éducative et culturelle. Les instituts post-secondaires se trouvent à distance et par conséquent plusieurs familles choisissent de s'en rapprocher.

Quelques projets locaux d'envergure sont abandonnés. En 1966, le Département de Défense nationale délaisse le projet de communication du mont Kempis. Pour des raisons économiques, le gouvernement canadien annonce la fermeture officielle de la base militaire de Ramore, le 29 septembre 1974. La suppression de cette présence affecte beaucoup de gens. Plusieurs trouvent un emploi dans les industries environnantes mais d'autres doivent déménager.

Certains changements économiques s'opèrent... La gare locale ferme ses portes en 1969. Les routes améliorées font concurrence au chemin de fer. Les transports routiers deviennent plus économiques et répondent mieux aux besoins de la population. Les autobus circulent régulièrement pour assurer l'efficacité des transports communautaires. Les camions effectuent le transport du courrier et des bagages. En 1955, Harvey's Garage devient le premier terminus d'autobus local.

Les amalgamations des conseils scolaire et municipal, bien qu'avantageuses, déroutent toutefois la localité. Il faut un temps de réflexion pour accepter tous ces changements, surtout pour les diriger...

Et Ramore soupire de cette période de languissement...

Actualité

Malgré le ralentissement éprouvé dans sa marche vers le progrès, Ramore continue d'avancer... Les dernières décennies témoignent de l'activité des gens de chez nous

Aujourd'hui, nous jouissons toujours des multiples services de la caisse populaire, de la disposition d'un salon de barbier et du service assuré des postes. Une brigade de pompiers volontaires bien active renforce les lois sur la prévention des incendies et répond à tout appel de détresse de la localité.

Les voyageurs profitent de l'existence d'une station d'autobus publics... Un magasin général, une épicerie, un dépanneur, une boutique de laine et de tissus, un centre radio-télévision et un restaurant desservent les gens de Ramore.

Les événements sociaux se passent à la salle des Pionniers, à la salle paroissiale ou au Ponderosa.

La vie de l'Église se veut toujours vivante et plusieurs mouvements d'action catholique continuent de grouper les paroissiens.

Notre école rassemble toujours les jeunes francophones de Ramore, Holtyre et Matheson. Nos grands étudiants sont transportés quotidiennement par autobus scolaires vers l'École Secondaire D'Iroquois Falls.

La compagnie Trans-Canada Pipelines augmente le pouvoir de la Station de Ramore. En 1974, une deuxième ligne de gaz y est installée et en 1975, on construit le plant B, un abri pour une turbine de 4300 forces. L'année 1979 voit naître une nouvelle industrie qui découle de la Pipeline. On fait l'expérience de récupérer la chaleur qui se dégage des tuyaux d'échappement des plants B et C pour réchauffer des serres. C'est un succès... En 1982, on installe une turbine de 16000 forces qui opère de façon électronique, le plant C. Une trentaine d'employés y trouvent leur gagne-pain, dont une quinzaine habitent Ramore et Holtyre. Le gaz qui chauffe les habitations passe par les tuyaux de la Station 105 de Ramore avant de se rendre à Toronto, Sarnia, Montréal ou dans le nord des États-Unis.

Depuis 1974, nous bénéficions des services de la bibliothèque locale, deux soirs par semaine. Les élèves de l'école Ste-Thérèse ont aussi accès à ses rayons bien garnis certains après-midi.

Une serre familiale pour plantes jardinières et d'extérieur est ouverte en 1980 et offre une grande variété de plantes à ses clients.

Une autre entreprise privée du même genre commence ses opérations en 1982 sur le terrain de l'ancienne base militaire et une vingtaine de travailleurs y trouvent un emploi. Cette dernière entreprise ainsi que celle de la Pipeline visent la production de conifères de plantation en coopération avec le Ministère des Ressources Naturelles de l'Ontario qui emploie ces jeunes arbres au reboisement de la forêt des environs. (Constatons ici qu'au début de notre histoire, la forêt abonde de richesses, tandis qu'aujourd'hui, on en est déjà à tenter de remplacer cette ressource épuisée à divers endroits).

Que reste-t-il des efforts de nos premiers arrivés à Ramore? On voit la trace de leur persévérance, de leur foi, de leur courage, de leur amour... On voit la vie! Et nous, en faisons-nous autant? Nos enfants et petits-enfants pourront-ils se rappeler nos exploits avec autant de fierté et d'émotion que nous pouvons le faire?

Ramore a de grandes possibilités. Ses ressources artistiques, géographiques et touristiques ne sont que quelques exemples de son potentiel latent.

Ne serait-il pas possible de faire revivre les touchantes années de nos débuts à l'avantage de nos enfants et des visiteurs étrangers dans notre région?

Comment faire connaître et développer les multi-talents de nos artisans, et de nos artistes?

Comment encourager la culture sociale de nos jeunes?

Notre situation géographique nous offre chaque année six mois de froid rigoureux, saison pourtant plus que suffisante pour promouvoir les sports d'hiver et ainsi faire profiter de certains programmes de bien-être et d'équilibre physique, de santé, «un esprit sain dans un corps sain»...

Peut-être qu'en se donnant la main...

Holtyre

Les débuts de la colonisation de Holtyre ressemblent à ceux de Ramore puisqu'en 1930, il n'existe vraiment qu'une seule communauté étendue sur quelques cantons, principalement Playfair et Hislop.

Holtyre se situe à 8 kilomètres au nord-est de Ramore et à l'est de la Rivière Noire et de la voie ferrée.

Son nom s'inspire de ceux de deux grandes compagnies minières qui ont eu, à tour de rôle, des intérêts dans la Mine Ross : HOL pour Hollinger et TYRE pour McIntyre.

Au début des années '30, M. Edouard Louis Ross voit son rêve se réaliser : il découvre la présence d'une veine de quartz sur son terrain. Cette découverte conduit à des travaux de forage qui y révèlent une mine d'or. Ainsi naît la mine Ross et par conséquent, le village de Holtyre à 93 kilomètres à l'est de Timmins et à 67 kilomètres au nord de Kirkland Lake.

On commence donc à construire des logements dès les débuts de l'opération à la mine en 1936. La première résidence est celle du contre-maître. On ajoute ensuite celle du surintendant Bill Smith en 1937, la salle de la mine en 1937 également, quelques autres maisons pour les employés puis le « curling rink » en 1942.

Des réunions, des fêtes locales, des activités sociales se passent à la salle de la mine Ross.

Avant 1941, les médecins de Ramore sont disponibles pour répondre aux besoins des alentours incluant la région de Holtyre. Dès 1941, le Dr. William Wallingford s'installe sur la propriété de la mine. Puis vient le Dr. George R. Crann, le 15 novembre 1942. Son épouse est infirmière et tous les deux forment une équipe médicale précieuse pour les résidents de Holtyre. La maladie le force à quitter la région en mai 1949. Il est le dernier médecin résidant à Holtyre. Le docteur Wade de Matheson viendra y faire du bureau la semaine pendant plusieurs années. Depuis ce temps, les gens se rendent soit à Matheson ou à Kirkland Lake pour recevoir les soins nécessaires à

leur santé.

En 1939, M. Knox, gérant de la mine Hollinger, construit une école à deux classes pour répondre aux besoins de tout le monde : il y a une classe pour la population anglophone et l'autre classe dessert la population francophone catholique. Quelques années plus tard, on garde cette première école pour le secteur public et on construit l'école St-Joseph à cinq classes pour les catholiques : quatre classes pour les francophones et une classe pour les anglophones. Les deux écoles ferment leurs portes en juin 1975. Depuis, les élèves anglophones voyagent à Matheson et les francophones fréquentent l'école de Ramore. (Une école de rang, l'école St-Onge, est construite entre Holtyre et Ramore et est accessible aux élèves de la campagne entre 1949 et 1952.

Ce petit village en croissance a été formé en paroisse catholique en octobre 1956. M. l'abbé Routhier et le gérant de la mine font les démarches auprès de l'évêque et réussissent à donner une frontière religieuse à Holtyre. Le premier curé arrive sous peu. Né à Bécancourt, M. l'abbé Armand Moreau se dévoue auprès de ses paroissiens jusqu'à l'été 1960. Pendant son court séjour, il achète la salle Gadoury et la transforme en église en septembre 1957. Il se procure aussi une maison en face de l'église pour en faire un presbytère.

La paroisse St-Rédempteur accueille ensuite le curé de Matheson, l'abbé Edouard Jubinville. Actifs et généreux, les paroissiens de Holtyre aident leur prêtre pour réduire la dette de la paroisse.

À l'automne 1966, M. l'abbé Jubinville laisse sa place à l'abbé Eudore Côté qui vient occuper le presbytère avec ses parents. Dès avril 1967, il accepte la cure de Rémigny. Depuis, le curé de Ramore s'occupe également de la paroisse de Holtyre. À ce moment, on loue le presbytère, c'est une bonne source de revenus pour réduire la dette. En l'année 1969, on voit toute la dette s'éteindre... La cloche de l'église est donnée par la colonie de vacances de Rémigny pendant la présence du curé Matte.

Toute petite que soit la paroisse, les coeurs sont grands et généreux. Un jeune couple vietnamien bénéficie de l'accueil chaleureux que leur font les paroissiens de Holtyre en 1980.

Comme plusieurs autres villages fondés dans la région du nord de l'Ontario, Holtyre doit son existence à une opération minière. Par conséquent, ses habitants se fient en majorité à cette mine pour leur survie. Mais, à proximité, les villages et villes environnants offrent aussi aux gens quelques emplois différents.

Actuellement, Holtyre semble jouir d'une bonne «santé» économique...

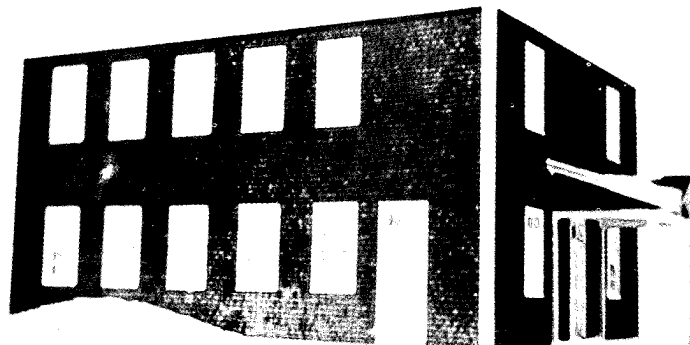
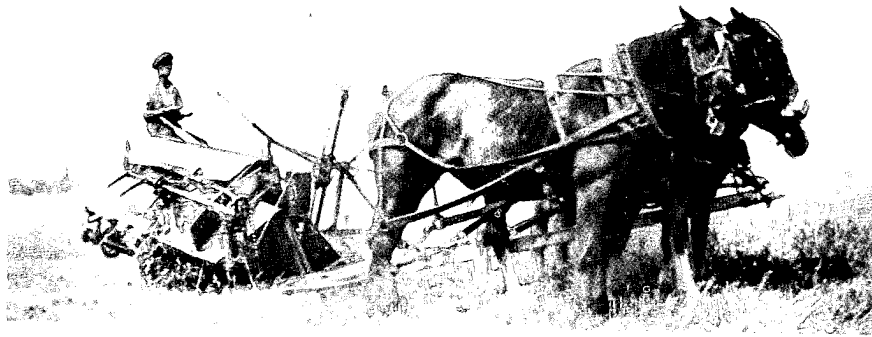
11

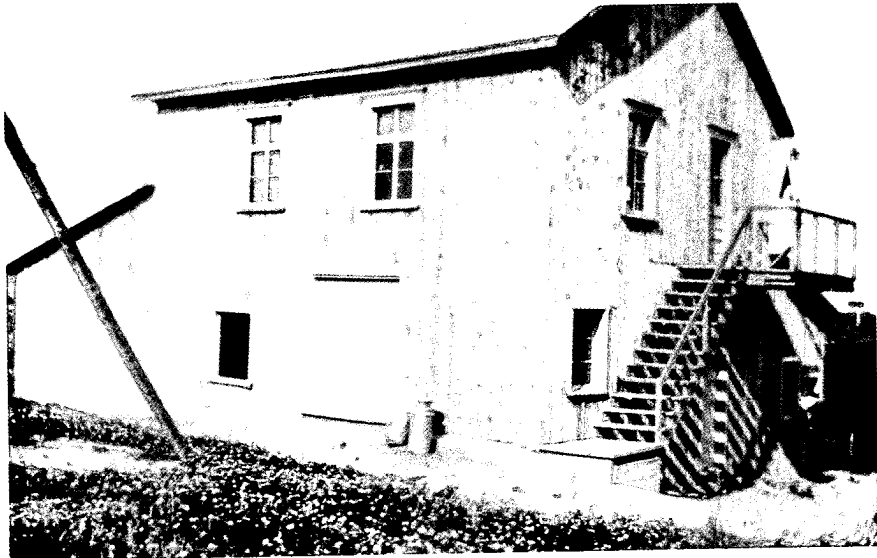
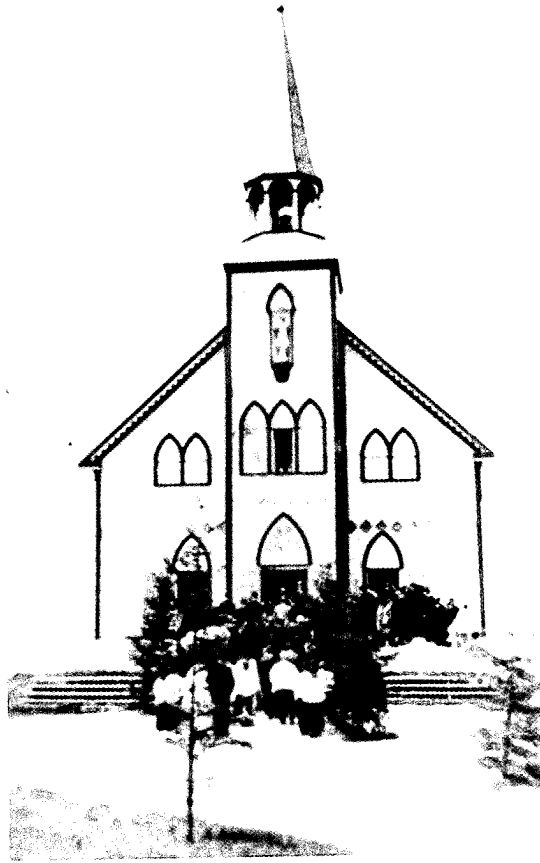
12

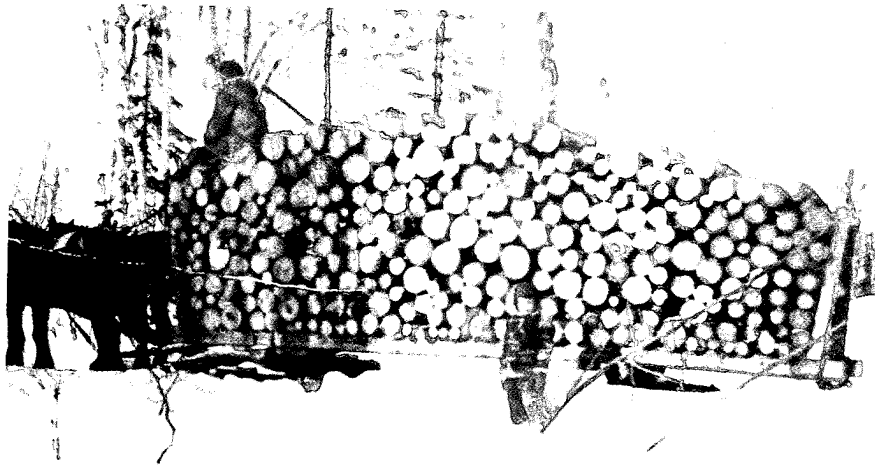
13

14

Vertical line of text on the right side of the page, possibly a page number or margin indicator.







1927

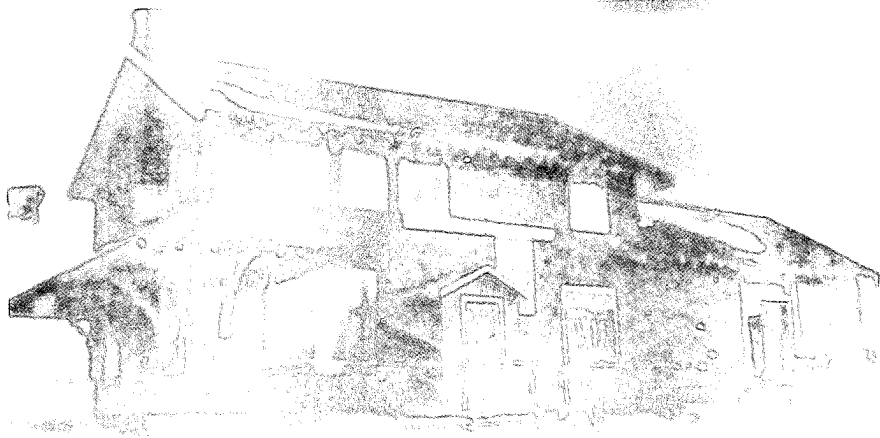
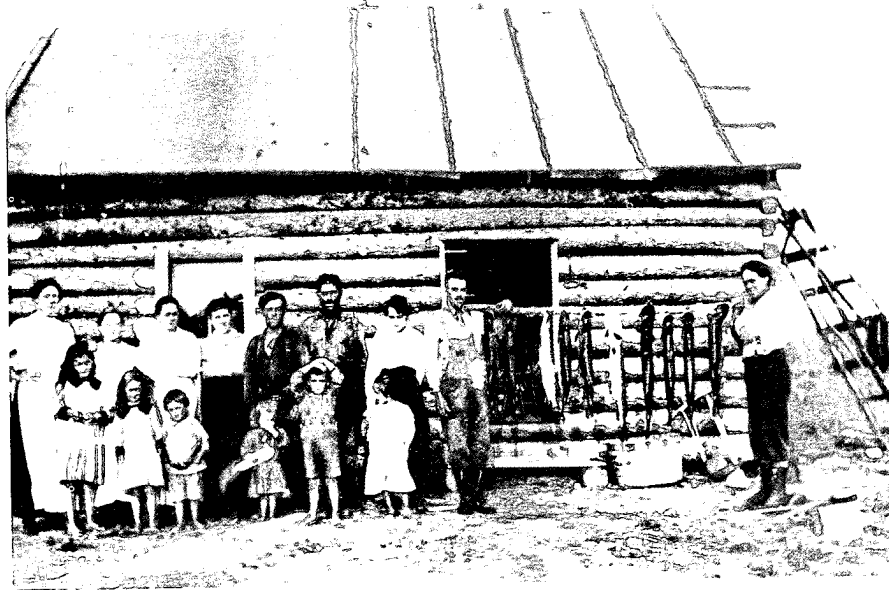


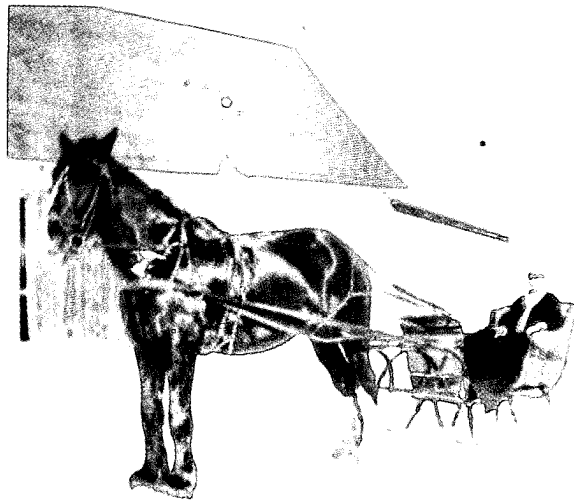
*Irene Gadowy
Fortino*





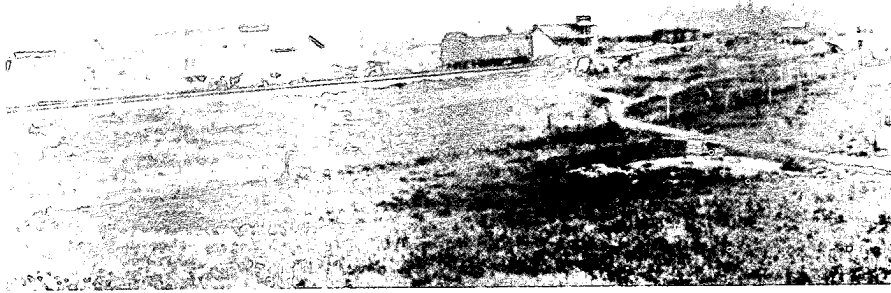
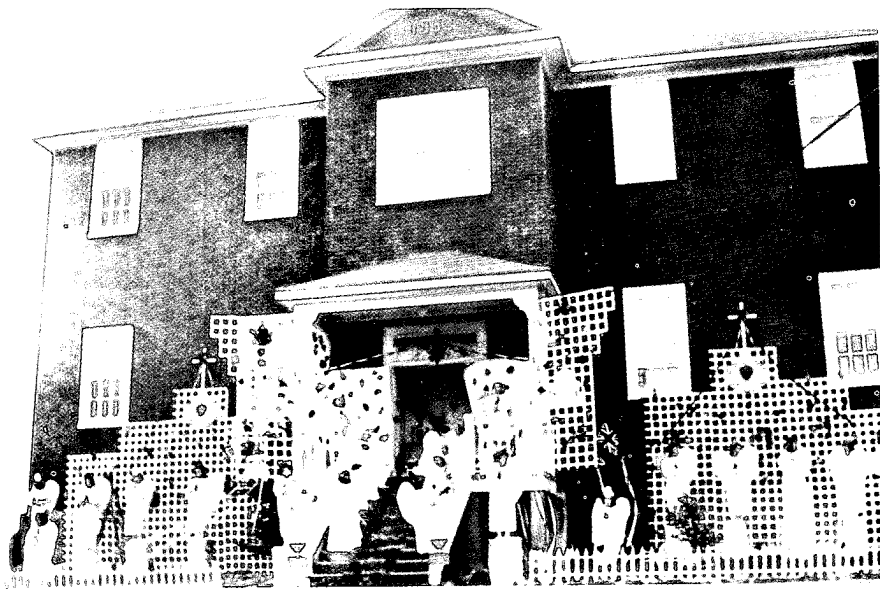


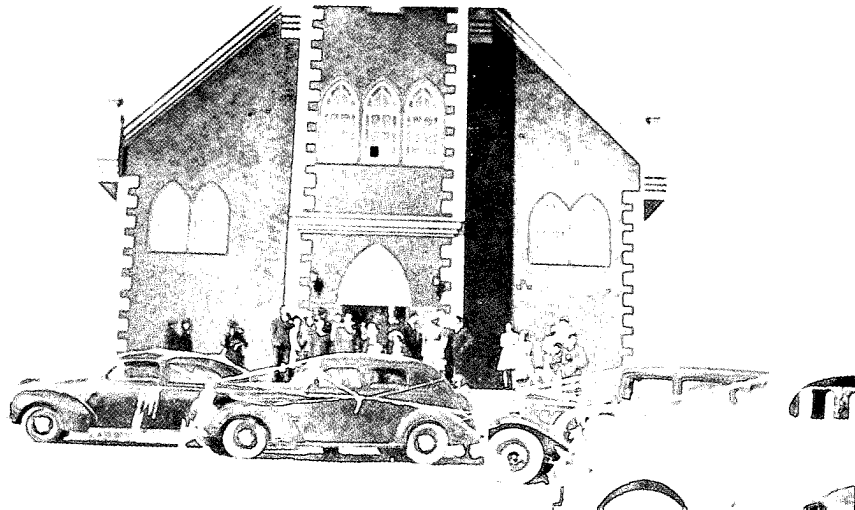


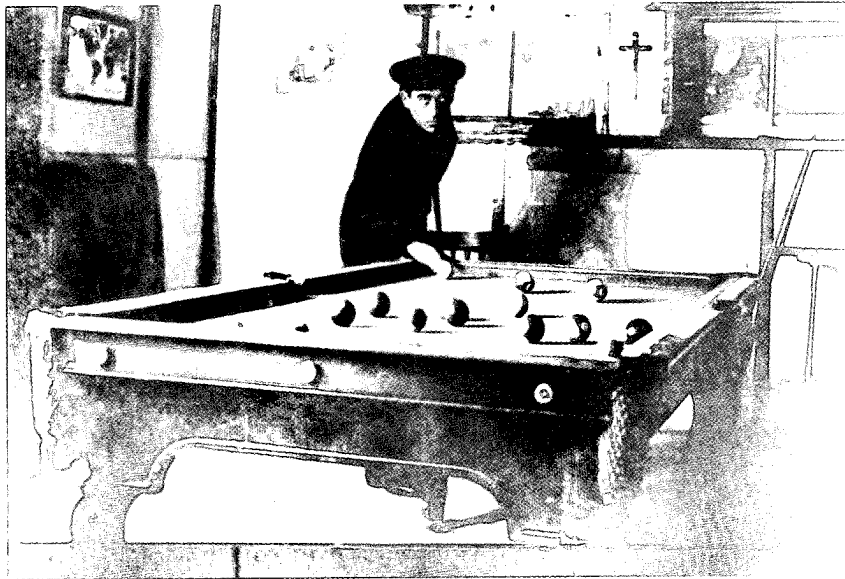


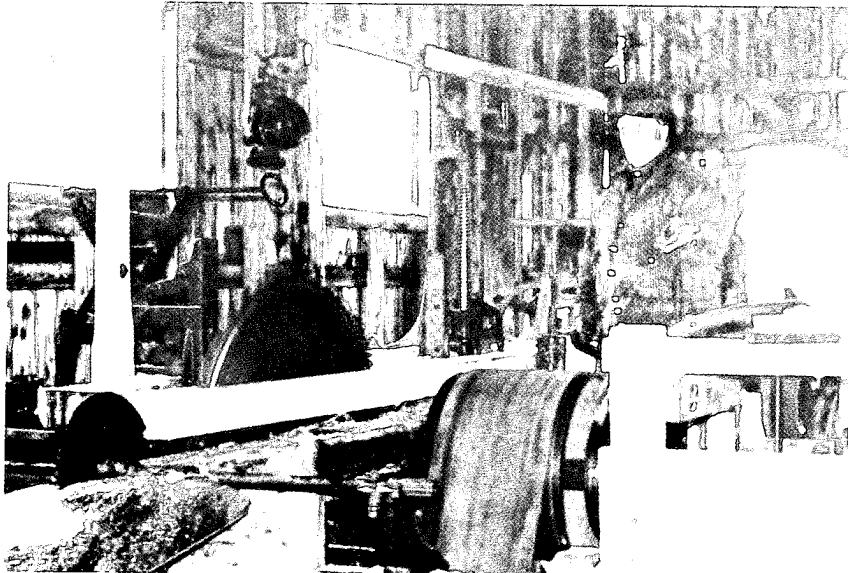
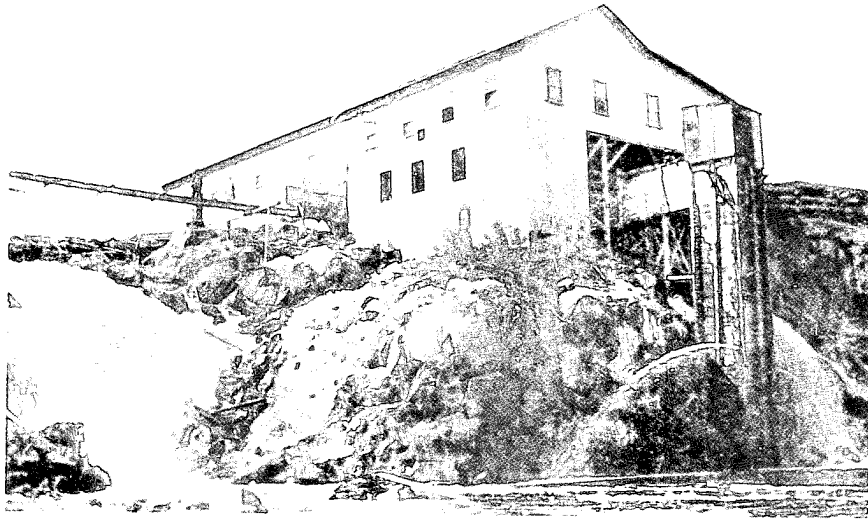
CLOUTIER STORE RAMORE ONT

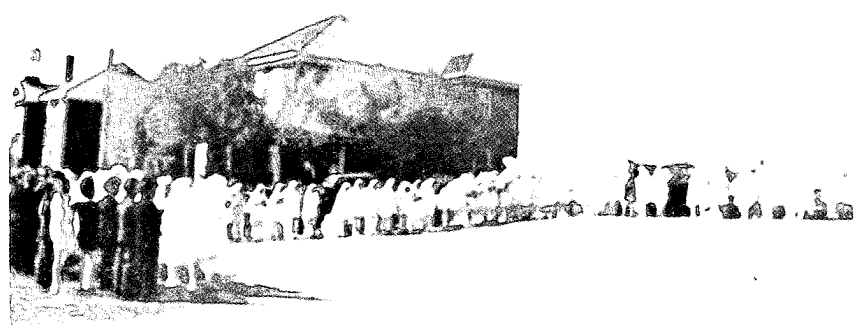
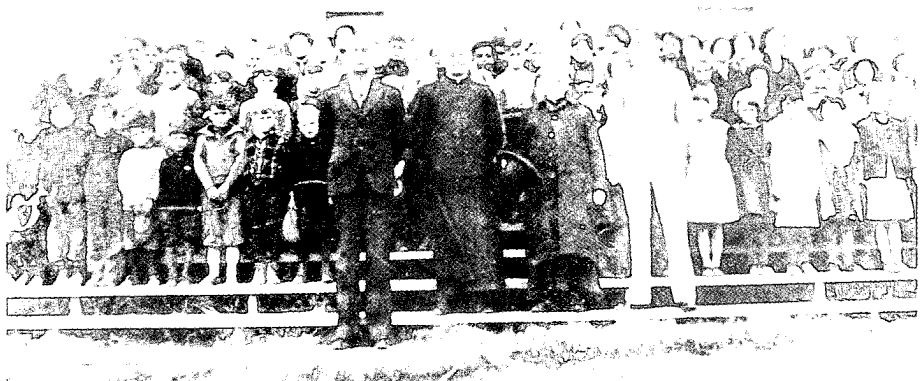
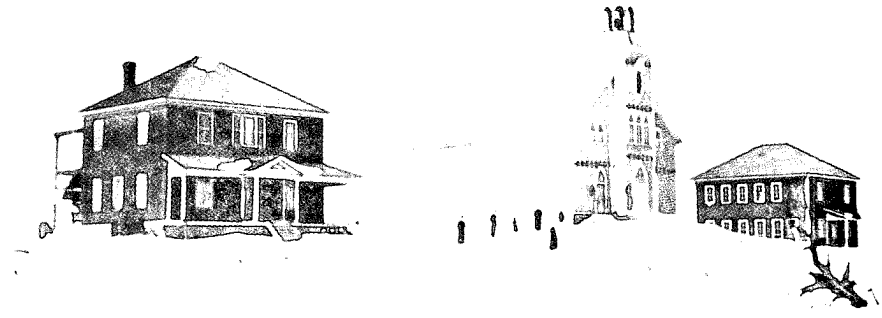


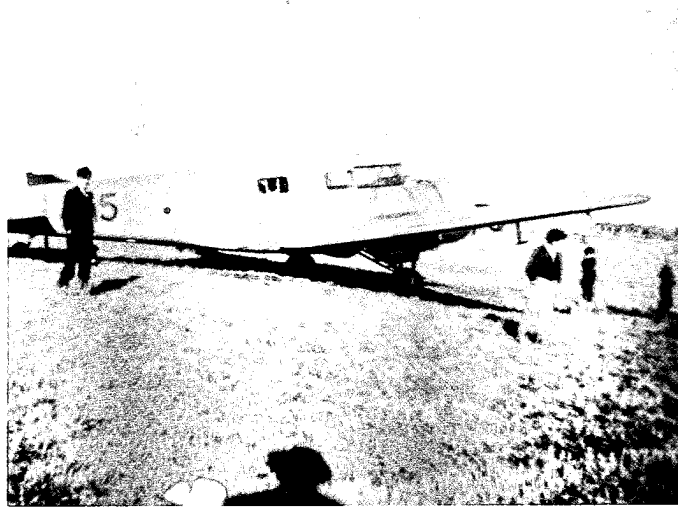
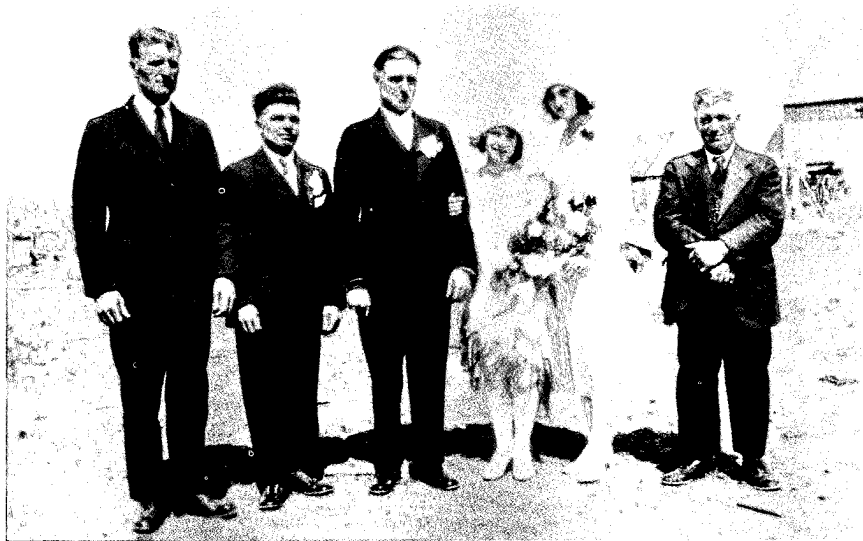








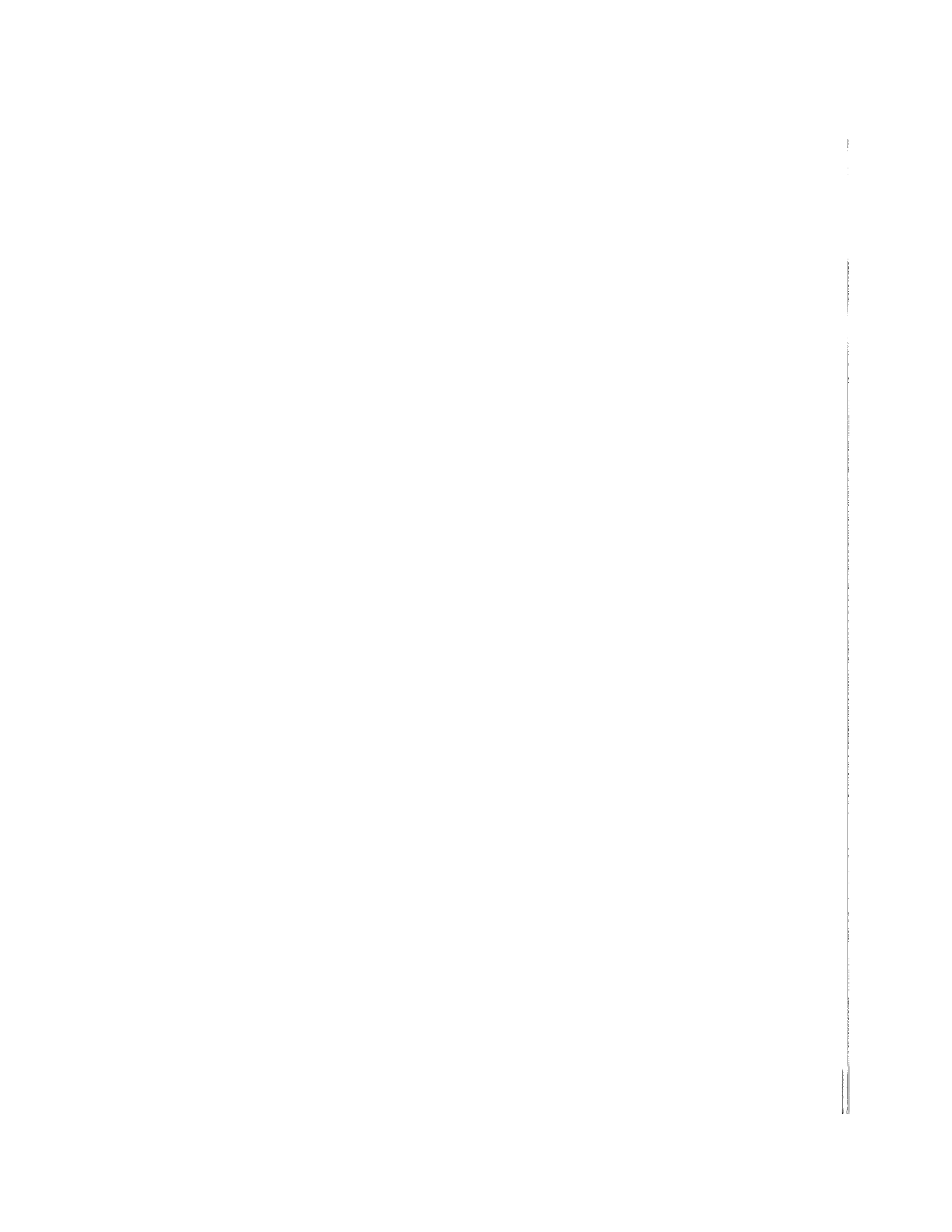




Vertical line of text on the right side of the page.

En annexe...

- I: Réminiscences
- II: Saviez-vous que...
- III: Quelques statistiques intéressantes...
- IV: Courtes biographies des prêtres-pasteurs de la paroisse
- V: Noms des religieuses qui ont oeuvré à Ramore depuis 1956
- VI: Noms des enseignants et enseignantes dans les écoles de Ramore et Holtyre
- VII: Noms des maires et conseillers depuis 1927
- VIII: Noms des officiers de la Caisse populaire depuis le début
Actif de la Caisse depuis 1948
- IX: Noms des propriétaires des terres dans les concessions qui entourent Ramore depuis le début jusqu'en 1982.



Réminiscences (souvenirs, mémoires...)

Ce chapitre vise à rappeler des faits bien propres à Ramore. Plusieurs s'y reconnaîtront... Les plus âgés se souviendront des événements et des réalités soulignés dans ce chapitre. Les plus jeunes y apprendront sûrement de belles vérités...

Que cette partie de notre histoire soit un hommage spécial à nos pionniers et à nos pionnières.

Souvenirs religieux

— À l'occasion de Noël 1917, Marie-Rose Robillard monte la première crèche construite en rondins de bois par son frère Floribert. Un drap gris sert de rocher. À la Fête-Dieu 1918, Marie-Rose décore le reposoir avec des fleurs artificielles confectionnées à la main avec du papier crêpé. Le parcours de la Procession est parsemé de sapins plantés pour l'occasion, et le défilé se rend au reposoir, au Magasin Fontaine.

— Au printemps 1932, le frère André se rend à Ramore à l'occasion d'une visite chez sa parenté à Kirkland Lake. (50 ans plus tard, le 23 mai 1982, il est béatifié par le Pape Jean Paul II).

— Le deuxième cimetière ou cimetière actuel est situé le long de la route transcanadienne vers Matheson, à environ 2.5 kilomètres du village. Ce terrain est un don de M. Harvey Boivin.

— À l'occasion du 50^e anniversaire de sacerdoce de Mgr. Louis Rhéaume (à Timmins, septembre 1954) le vicaire Routhier organise des chants et un numéro surprise pour les personnes présentes: une grosse boîte contenant une fillette blonde. Aux applaudissements de la foule, Colette Trudel (4 ans), sort de la boîte pour offrir une gerbe de fleurs, une bourse et un bouquet spirituel à son Excellence.

— L'abbé Alexandre Roberge consacre notre paroisse au Coeur

Immaculé de Marie le 8 septembre 1956 à la messe de 9 heures. Cette consécration est faite en remerciement pour l'arrivée des religieuses à Ramore.

— L'abbé Roberge, vicaire à cette époque, doit annoncer le départ du Père Leduc, le 7 mai 1959. On se rappelle des extraits du texte du bulletin du Père Roberge à cette occasion.

« Votre curé, M. l'abbé Félix Leduc, a remis sa démission comme curé de votre paroisse à son Excellence Mgr. Maxime Tessier hier avant-midi le 6 mai.

Je comprends que cette nouvelle vous attriste beaucoup. M. l'abbé Leduc a été votre curé si longtemps, il a partagé vos misères pendant près de 40 ans... Et pourtant, il vous a quittés... Soyez certains qu'il ne vous oubliera jamais.

Les premiers paroissiens avaient quitté des paroisses établies, des parents, des amis, un milieu qu'ils aimaient pour venir s'établir en pleine forêt. Votre curé a partagé vos sacrifices, vos privations, votre isolement. Sa bonne humeur, sa jovialité, sa bonté vous ont certainement réconfortés dans ces jours pénibles.

Quelle famille n'a pas raconté un geste de charité émouvant que le Père Leduc a accompli en sa faveur. Il fut le bon pasteur auquel vous restez profondément attachés.

Il est devenu diabétique et aveugle... épreuves terribles, croix très lourdes. Il faut avoir vécu près de lui pour savoir comme il a accepté d'une manière chrétienne, surnaturelle, cette lourde croix. Sa vie nous donne de belles leçons. À son exemple, soyons toujours dévoués, travailleurs, joyeux. Gardons la conviction que la vie ne se termine pas avec la terre mais au ciel.

Vous êtes peut-être étonnés que votre curé vous ait quittés d'une manière si soudaine. Vous auriez tous aimé lui exprimer l'assurance de votre affection avant son départ. Sa santé ne lui permettait pas de subir un pareil choc. Pour compenser, je vous propose donc de lui donner une bourse. Nous recueillerons également vos noms. Lorsqu'on les lui lira, vos noms lui rappelleront les jours heureux qu'il a vécus parmi vous. »

— L'abbé Perron annonce la construction d'un nouveau presbytère le 26 juillet 1959, car « il faut loger les religieuses » qui sont arrivées dans la paroisse. (Leur première demeure est celle de M. Ovide Dumouchel actuellement). On organise une corvée pour couler les fondations du nouveau presbytère en septembre 1959.

— Les responsables se succèdent à la tête du mouvement louveteaux :

Guy Bouchard, Jean-Noël Villeneuve, Donald Lamontagne, Lucille Robillard.

— Les paroissiens de Ramore ont l'honneur de célébrer les 25^e anniversaires de sacerdoce de trois de leurs pasteurs : Alphonse Deshaies (21 juin 1961), Clément Perron (27 juin 1965) et Edouard Jubinville (16 juin 1974).

— Floribert, l'aîné de la famille Robillard renouvelle en 1968 la croix blanche du premier cimetière. Mgr. Albert Pelletier préside à la cérémonie de bénédiction de la nouvelle croix, geste qu'il a posé au même endroit 50 ans auparavant.

— Après le décès du curé Matte, l'abbé George-Émile Martin s'occupe des affaires paroissiales jusqu'à l'arrivée d'un nouveau curé à l'automne 1971.

— La paroisse entreprend de poser un plafond suspendu dans l'église afin d'économiser sur le chauffage, en novembre 1972. Le comité responsable de ce projet se compose de l'abbé Jubinville, Germain Hétu, Roger Gélinas, Gérard Fortin, Roger Trudel, Léon Camirand, Jean-Claude Laforge et Robert Camirand.

— Pendant que le Père Jubinville étudie à Ottawa, l'abbé Alfred Brouillard est chargé de la paroisse. Du 4 août 1974 au 22 juin 1975, il assure le ministère paroissial : première communion, services funéraires, visite des familles, messe.

— Suite au décès de l'abbé Alphonse Deshaies, le Père Jubinville nous annonce le 28 décembre 1975 :

« Dans son testament, l'abbé Alphonse Deshaies a voulu se souvenir de la paroisse et il avait laissé la somme de \$500,00 que les exécuteurs testamentaires viennent de nous faire parvenir. Au nom de la paroisse, je viens d'envoyer un mot de remerciement à ce sujet. C'est peut-être un geste sur lequel nous pourrions réfléchir... »

— En février 1978, Sr. Marguerite Mayer du couvent est nommée et présentée à notre communauté chrétienne comme personne ayant la responsabilité et le privilège de rencontrer et faire communier les personnes malades à domicile ou personnes des foyers ne pouvant se rendre facilement à l'église. En mars 1978, Sr Fleurette Robillard accepte la même responsabilité.

— Le père Deslandes se dirige vers la paroisse Sts-Martyrs-Canadiens à Iroquois-Falls. La veille de son départ (le 25 août 1981), les paroissiens de Ramore et de Holtyre s'unissent pour fêter son

anniversaire de naissance. Tous s'amuse à plein et le héros de la fête participe pleinement avec son grand sourire pour tous...

— La paroisse St-Laurent offre un prêtre à son diocèse: Jean-Marie Champagne, né le 19 décembre 1928 à Ramore et ordonné par Mgr Maxime Tessier.

— Plusieurs jeunes filles de Ramore se consacrent à la vie religieuse... Anna, Gilberte et Rosalie Desjardins, filles de François Desjardins et Paméla Hérard, chez les Soeurs des Sts-Coeurs de Jésus-Marie. Rita Trudel, fille de Louis Trudel et de Marie-Louise Beaulieu, chez les Soeurs des Sts-Coeurs de Jésus-Marie.

Rosée Camirand, fille de Octave Camirand et de Glowina Boisvert, chez les religieuses des Sts-Coeurs de Jésus-Marie.

Marie-Reine Robitaille, fille de Francis Robitaille et de Régina Poirier, chez les religieuses de la Providence.

Thérèse Rainville, fille de Ernest Rainville et Rose Russell, chez les religieuses des St-Coeurs de Jésus-Marie.

Yollande Desjardins, fille de Gérard Desjardins et de Marie-Rose Turcotte, chez les Soeurs Ste-Anne.

Anna Boucher, fille de Henri Boucher et de Philomène Desjardins chez les Soeurs des Sts-Coeurs de Jésus-Marie.

Témoignages

Écoutons les témoignages actuels de quelques fondateurs...

« Les femmes travaillaient autant que les hommes: après tout, une jument, ça travaille autant qu'un cheval...
Pour devenir et rester agriculteur, il fallait du courage, de l'intérêt, de l'amour de la terre, et une femme intéressée... »

(M. Isidore Robillard)

« Un temps, plusieurs vivaient bien de la terre...
De notre travail de colons, il ne reste rien...les terres sont abandonnées, ça repousse en « branchailles » et les bâtiments sont soit tombés, soit débâchés. »

(M. Rosario Lahaie)

« Des fois, on se couchait assez fatigués pour pleurer... mais, le lendemain, on reprenait une autre bonne grosse journée d'ouvrage.. »

(M. Alfred Rheault, jr.)

Holtyre et ses commerces

— En 1934, M. Ernest Trottier construit le premier magasin d'alimentation. Il y organise aussi le service postal.

— En 1935, M. Pion organise le premier garage à Holtyre. Il assure un service de transport avec une automobile, une camionnette et deux petits autobus. On peut s'y procurer de l'essence ainsi que chez M. Armand Gagnon qui répare les voitures dans les années 1946-47.

— M. Roméo Champagne construit un magasin d'alimentation avec lingerie et marchandises générales en 1937-38. Il vend son commerce en 1940 à M. Doris St-Jean qui l'opère jusqu'en 1967 où tout est détruit par le feu.

— À la fin des années '30, M. Messier construit une salle d'amusements: films, bingo, parties de cartes, noces, danses. M. Ange-Aimé Camirand achète plus tard la salle pour continuer le service.

— Un «drugstore» ou pharmacie est ouverte et entretenue par M. Fernando Gauthier de 1941 à 1945.

— Vers 1941, M. Jean-Pierre LaSalle construit l'hôtel qui portera son nom. Plusieurs se sont succédés à donner ce service depuis: M. Miville, Roméo Champagne, M. Fortier.

— Toujours en 1941, M. Antonio Gagnon ouvre une épicerie dans sa maison privée. L'année suivante, il bâtit un magasin et y vend même des meubles. Ce commerce se maintient jusqu'en 1951, lors du départ de son propriétaire.

Holtyre a aussi connu un temps (1936) où M. Adams de Matheson, M. Augustin Trottier et M. Carbonneau (1939-40) ont ouvert des magasins de linge et de chapeaux.

De 1947 à 1965, M. Paul Camirand opère un garage dans le village de Holtyre.

L'épicerie Lapierre connaît aussi de bons clients dès l'année 1949.

En 1965, M. Hervé Geoffroy obtient le contrat pour le transport d'écoliers.

D'autres commerces se sont succédés, tels ceux de M. Edouard Ross, M. Roger Coutu (1952-54), M. Emery St-Louis (1941-43), M. Martinson et Bill Callips (cour à charbon, 1953-54), Mme Sklar vers 1935, M. Adélarde Lacroix (1944-47), M. Francis Hétu et M. André Lacroix (restaurant et poste d'essence, 1966-69), magasin Bill et

Pete, tables de billard en 1935, ainsi que M. Jos. Morris et M. Arthur Caey.

Une salle de quilles avec tables de billard est construite en 1941 par M. Origène Messier. MM. Ange-Aimé Camirand, Vant, J.C. Geoffroy et Norman Dow continuent d'offrir ce loisir au public au cours des dernières années.

Le barbier M. Henri Boucher reçoit plusieurs résidents de Holtyre à son salon de Ramore. Pendant quelques années, il réserve une journée par semaine pour desservir localement sa clientèle de Holtyre.

Les suivants ont aussi été connus comme barbiers à Holtyre : M. Camille Tambeau (1945-46), M. Eddy Lorrain (1947-48), M. Antoine Turgeon (1950), M. Scotty Fulton (1960), M. Mathieu, et M. Emilien Charlebois qui succède à M. Boucher de Ramore.

— Mme Lisette Geoffroy assure le service de la poste depuis 1968.

— M. et Mme Conrad Lévesque opèrent le principal magasin d'épiceries, qu'ils ont acquis de M. et Mme Gérard Messier.

— Depuis 1969, Émilie et Larry Duciaume sont propriétaires de l'Hôtel LaSalle.

— Le magasin Ma's Place est le plus récent magasin d'alimentation. Tous les résidents sont sympathiques à cette octogénaire « Ma Gleason », qui aime le « curling ».

— M. Armand Labrèche détient un contrat d'autobus scolaires depuis 1968.

— François Geoffroy et Gaston Mélançon continuent le service de transport régional des écoliers sous le nom « G & M Transportation ».

Saviez-vous que...?

Les quelques pages qui suivent révèlent des réalités détaillées de l'histoire de chez nous. Elles sont toutes précieuses et intéressantes!

— À un moment donné de notre histoire, quelques fermiers se sont procurés un moulin à battre. On souligne les noms d'Adam Gélinas, de Téléphore Champagne et d'Edmond Richard qui possédaient des «petits moulins». Deux autres cultivateurs, Paul-Emile Robitaille et Isidore Robillard sont reconnus pour avoir battu au moulin avec des «moulins à souffleurs».

Remarquons ici que M. Robillard affirme que vers 1949, il battait au moulin (en fournissant son tracteur) pour \$2,50 l'heure. Un permis de \$1,00 lui donnait le droit d'offrir ses services. Les heures moyennes d'une journée de «battage» étaient de 9 heures a.m. à 6 heures p.m. Le «gagne» était donc d'à peu près \$25,00 «clair» par semaine. Disons aussi que ce travail s'effectuait pendant trois mois de suite chaque été, et que M. Robillard s'y est adonné pendant 30 ans!

— Pour faire presser le foin, on pouvait un temps recourir à Philippe Désilets, Adam Gélinas ou Paul-Emile Robitaille.

— M. Alfred Rheault, sr., a pour un temps oeuvré localement comme laitier. Il fait bon se rappeler M. Rheault et son cheval faisant du porte en porte avec lait, beurre et crème!

— Avant la venue de l'électricité et des réfrigérateurs aux foyers, les produits laitiers et la viande étaient conservés dans des puits assez profonds. Il était ordinaire de voir descendre au fond du puits les produits périssables, dans des chaudières, à l'aide de cordes ou cables. Les «glacières» prennent leur nom d'un moyen de réfrigération assez complexe: soit improvisées de gros carrés de glace préservés dans du brin de scie, le tout dans une remise à part, bâtie à cette fin.

— On se rappelle la porcherie de M. Roméo Champagne... Plus tard, M. Floribert Robillard s'installait pour l'élevage des porcs. De nos jours, M. Ken Bennett appartient et gère un abattoir sur la route menant à Holtyre.

— Plusieurs familles ont vécu principalement de leur terre, telles :

Alfred Rheault, sr.	Philippe Désilets
Ovide Dumouchel	Jérémie Hérard
Alfred Rheault, jr.	Isidore Robillard
Joseph Houde	Herman Gadoury
Harvey Boivin	Marcel Trudel
Francis Hétu	

— Plusieurs fermiers de Ramore ont profité et quelques-uns profitent encore du service d'Earlton de vente à l'encan des animaux : Alfred Rheault jr., Léo-Paul Cadieux, Gérard Beauséjour, Clarence Miller, Aurèle Richard et René Rheault.

— On se souvient du temps où, pour \$1,00, on pouvait se procurer un permis pour la fabrication de vin «à la maison». Ce permis servait surtout à fins de statistiques, puisqu'à la fin de l'année, on rendait compte de la quantité et de la sorte de vin fabriqué. Les plus populaires provenaient de cerises sauvages, de pissenlits et de trèfle rouge. On en préparait jusqu'à 35 gallons par année!

— Peu de gens ignorent le fait que plusieurs de nos ancêtres excellaient dans la «distillerie»... Bien que cette pratique fut déconseillée, il reste que plusieurs soirées et nuits se soient passées en distillant. Le produit fini, «moonshine» ou «poutine», savait ravigoter, aidait à égayer les habitants fatigués! Il s'agissait d'un mélange à base de grain (avoine, orge, blé), de raisins secs, de levure... qu'on laissait fermenter «à la cachette», à la chaleur, pendant un bon moment.

Puis, à l'aide d'un appareil domestique baptisé «alambic», on le faisait bouillir pour y extraire l'alcool. On prouvait la force de son whiskey en y mettant le feu... Puis, on fêtait un peu! Les «alambics» étaient alors cachés jusqu'à la prochaine «batch»... Tellement bien cachés, qu'à l'occasion d'un vol à la Caisse populaire locale, une petite fille aurait répandu à qui voulait l'entendre que son père avait caché «la caisse» dans la rivière... Elle avait vu son père faire disparaître une «poche de patates» (contenant son alambic), dans le ruisseau qui traversait la ferme, la même journée où elle avait entendu parler du vol. À neuf ans, on peut facilement jouer au détective!

Personnes qui ont marqué notre histoire

Il est agréable de se souvenir des personnes ou des événements qui ont contribué au cheminement de notre paroisse.

— Certains prêtres ont assuré la vie religieuse à Ramore comme missionnaires d'occasion : les abbés Alexandre Pelletier, Charles Minette, Philius Boisvert, Joseph Marc Baillargeon, Wilfrid Gagné, Alphonse Dupuis, Mgr. Elie-A. Latulipe, l'évêque lui-même.

— Au cours des années, plusieurs personnes se sont dévouées pour assister le prêtre dans sa mission : ménagères, sacristines, bedeaux... En 1917, l'abbé Pelletier accueille M. et Mme Narcisse Gadoury et leurs dix enfants au presbytère jusqu'à l'été 1918. Le presbytère est bien chauffé, bien entretenu et habité lorsque le prêtre doit s'absenter pour visiter les autres missions. Leur fille Eléonore s'occupe des petits travaux que nécessite le bon maintien de la chapelle jusqu'à leur départ.

Une autre famille habite au presbytère pour un bon moment : celle de M. et Mme Anthyme Laforge, Louis de 33 ans, Lilas de 30 ans et Joseph de 23 ans. Ils s'occupent des travaux ménagers, chauffent la bâtisse et Lilas s'occupe de la chapelle jusqu'à son mariage à Floribert Robillard le 17 juin 1919. M. Laforge meurt au presbytère le 6 mars. Il y est exposé et il est inhumé le 8 mars 1923.

Mlle Flore St-Aubin travaille au presbytère comme ménagère de 1925 à 1933. Ensuite, Rolande Leduc, nièce du curé, est là de 1934 à 1946. (Elle se fait aider de Mlle Alice Robillard pour traire la vache Jersey de M. le curé...)

Mme Rubina Lepage et Mme Bernadette St-Jean sont au service du Père Leduc pour quelques temps également et Mlle Irène Bougie sera sa dernière ménagère.

Depuis, les dames suivantes se sont occupées de l'entretien du presbytère : Mlle Annette Charbonneau (Père Perron), Mme Cécile McAndrew (Père Matte), Mme Yvonne Villeneuve (Père Jubinville) et Mme Lucille Robillard à temps partiel (Pères Deslandes et Naud).

— Les bedeaux ont été nombreux : le curé lui-même, Fabien Rondeau, Michel Gadoury, Emile Ladouceur, René Villeneuve, Floribert Robillard et Hector Rondeau qui fut le dernier. Depuis, Mme Laura Dumouchel sonne la cloche jusqu'à son décès à 81 ans.

— Voici les noms de celles, qui au cours des années, se dévouent à orner les autels, laver le linge de sacristie, placer les vêtements du

prêtre avant les messes, etc...

Angéline Robillard, Annie-Jane Leduc, Appoline Robillard, Flore St-Aubin, Florentine Gélinas, Catherine Bastien, Rolande Leduc, Marie-Marthe Champagne jusqu'en novembre 1979. En l'absence de cette dernière, Mme Laura Dumouchel assure ce service.

Note: Mme Clarice Robillard a cultivé des fleurs spécifiquement pour orner l'église. Elle en avait pour toutes les saisons et toutes les occasions.

— Les organistes se sont succédées à l'église, à l'harmonium puis à l'orgue... Juliette Dussault, au tout début, et depuis 1922, Angéline Robillard, Annie-Jane Leduc, Charlotte Bélanger (épouse du docteur), Blanche Bastien (Albert), Appoline Robillard, Mme Guertin (John), et Mlle Gabrielle LaSalle (Geoffroy) de 1937 à 1940. Même après son mariage, cette dernière accepte toujours de jouer de l'orgue au besoin. L'épouse du docteur Gareau joue aussi à l'occasion. Lucille (Desjardins) Robillard, Hélène (Champagne) Bellehumeur, Diane (Therrien) Trudel, Bernadette (Desjardins) Tremblay et Florian Tremblay ont assuré la musique pendant les cérémonies. (Soulignons aussi le dévouement de ces personnes à préparer et à pratiquer la musique et les chants)

— Certains noms restent gravés en association spéciale avec le chant à l'église. Entre autres, Gilles Champagne, Gérard Beauséjour et S. Marie-Ange Levasseur ont passé plusieurs heures à se dépenser comme maîtres de chant.

— Le professeur Roger Coderre accepte de s'occuper des enfants de chœur après M. Martin Robillard. D'autres professeurs prennent la relève en attendant que Mlle Marie-Marthe Champagne accepte de diriger ces jeunes jusqu'en 1979. Denise et Gérald Aumont continuent de s'occuper des enfants de chœur depuis novembre 1979. Mme Madeleine Camirand les remplace ensuite.

— La seconde église St-Laurent (actuelle) est financée comme suit en 1938. L'assurance paie la dette antérieure et il reste un montant de \$7000,00 pour financer la nouvelle construction. Pendant l'année, la commission scolaire achète et paie un nouveau terrain de la paroisse au montant de \$1500,00. La Mine Hollinger de Timmins fait un don de \$2500,00. D'autres dons sont versés au montant de \$491,00. Les bazaars et autres organisations paroissiales rapportent \$1242,72. Le surplus de bois vendu du chantier du Père Leduc se chiffre à \$1560,75. Un emprunt de Mgr. Louis Rhéaume est fait au montant de \$9000,00.

— En avril 1976, une nouvelle chaire ou ambon dans l'église est faite par Roger et Jean-Claude Trudel. Yvonne et René Villeneuve la terminent.

— La paroisse reçoit en mai 1976 un nouveau Tabernacle pour l'église, don des Soeurs Marie-Réparatrice de Trois-Rivières, Québec. Ces religieuses demandent des prières comme paiement!

— La compagnie Trans-Canada Pipelines offre gratuitement la machinerie pour faire le creusage autour de l'église à l'occasion de l'installation des «weeping tiles» en mai 1976.

— En avril 1978, la paroisse achète un nouveau microphone pour faire les lectures et l'homélie. L'ancien est destiné au sous-sol de l'église.

— Avec le renouveau liturgique, des équipes d'animation de la messe se créent dans la paroisse:

Florian et Bernadette Tremblay
S. Thérèse Turcotte et Lucille Robillard
Lucille et Gérard Robillard
Gisèle Rheault et Lucille Robillard.

Ajoutons les noms suivants comme animateurs d'occasion:
Cécile (Robillard) Dumouchel et ses enfants Josée, Luc et Ginette,
Robert Gorman et sa fille Cécile.

— En décembre 1980, les Dames Chrétiennes offrent un projecteur à la paroisse pour les chants à l'église.

— Des paroissiens généreux donnent le nouveau tapis posé devant le Tabernacle à Holtyre, en mai 1979.

— Au mois de mai 1981, un nouveau système d'éclairage (lumières au mercure) est installé dans l'église à Ramore, pour remplacer le premier «brochage» en existence depuis 42 ans.

— Mme Gabrielle (LaSalle) Geoffroy est toujours fidèle à l'orgue de l'église à Holtyre. La chorale s'y organise sous la direction de Pierrette (Geoffroy) Blok, puis ensuite d'Émilie (Bonhomme) Duciaume.

— Le Père Deslandes organise ce qu'on appelle «les volontaires de Monteith». Chaque mercredi soir, plusieurs paroissiens se rendent donner un témoignage de vie à Monteith où les détenus ont l'occasion de jaser avec un couple sympathique, jouer aux cartes, faire de la musique. Cette flamme apostolique se répand dans d'autres paroisses: Val Gagné, Iroquois Falls, Nellie Lake, Matheson. On

fête Noël tous ensemble le 17 décembre 1980 à 7:00 p.m., à la messe présidée par Mgr. Landriault lui-même, suivie d'une soirée récréative.

Commerces

Nous relevons ici un historique plus détaillé des services et commerces de notre région.

— En 1939, René Guertin, neveu de M. Joseph Langlois, loue l'Hôtel Commercial jusqu'à sa vente à M. Joseph Bienvenue en 1941. Après le décès de M. Bienvenue, son épouse Gracia continue d'opérer ce commerce jusqu'en 1969, alors qu'elle le vend à M. Gilbert Côté. Théona et Jean-Paul Bergeron achètent ensuite l'hôtel de M. Côté et quelque temps après, ils perdent le tout dans un incendie majeur. On ne rebâtit pas l'Hôtel Commercial à cause des trop grandes exigences du gouvernement et de la Commission de bière.

— M. Louis Laforge loue son hôtel à M. Albert Bourcier qui y assure un service de chambres et pension pendant une ou deux années. Puis, M. Mahan devient locataire de l'Hôtel Ramore pour assurer le même service. En 1934, M. Philippe Lessard, cuisinier, succède à M. Mahan. M. Delves appartient cet hôtel jusqu'en 1944, alors que le feu le détruit en même temps que la résidence de M. Henri Boucher et le Magasin Cloutier. M. Delves achète alors la propriété Raysack sur l'avenue Timmins et l'Hôtel Ramore revit. Il devient la propriété de plusieurs: Mme Eva Anderson (1948), M. Napoléon Paiement (1955) et Mme Gracia Bienvenue qui le transforme plus tard en 4 logements. Roger Gélinas et Jean-Claude Trudel en sont les plus récents propriétaires.

— M. Léo Breton fait l'acquisition du restaurant Star Café en 1948. En 1950, il achète le garage de M. Roméo Champagne sur le lot voisin et y offre un service de taxi jusqu'en 1956. Le feu détruit alors le restaurant, le garage et l'immeuble de M. Noé Coutu qui loge 4 familles. M. Breton construit par la suite (septembre 1956) le Paramount Grill qui offre repas, chambres et pension. En 1961, il agrandit la bâtisse pour y faire des logements. En 1970, M. Breton et son épouse transforment le restaurant en épicerie qu'ils opèrent encore aujourd'hui en plus d'un poste d'essence.

— En 1949, M. Ovila Leroux construit un restaurant avec épicerie et station service sur la route 11. M. Roland Fortier achète ce commerce

en 1962 et y laisse son nom. MM. Verreault et Lemieux prennent en main le restaurant Rolly's en 1969. Mme. Cécile Roy, propriétaire actuelle, gère ce restaurant depuis 1971.

La maison habitée aujourd'hui par M. Maurice Bouchard sert de restaurant jusqu'en 1938-39. M. Albert Cauchon en devient propriétaire mais convertit ce commerce en centre de taxi.

— L'ancien Magasin Cloutier est détruit par un incendie en 1945 et les frères Boileau (Yvon et Fernand) achètent ce terrain pour y bâtir le nouveau magasin Boileau Frères en 1946. Fernand se dirige vers Timmins en 1969 mais Yvon continue de servir la population de Ramore avec son épouse Lucie et son employé Joseph LaSalle jusqu'en 1977. Gisèle et Michel Therrien sont depuis 1977 propriétaires de ce magasin général.

— Le magasin construit par M. Daigle (sur le terrain occupé par la Caisse aujourd'hui) est acheté par M. John Guertin en 1929 avec le bureau de poste, un héritage de Mme Coughlin. Le magasin brûle en 1945. En 1948, Georges Geoffroy achète le bureau de poste qu'il possède encore aujourd'hui.

— M. David Bastien achète une propriété de M. Louis Laforge en 1920 (salle de billard et restaurant-café). M. Bastien y organise un magasin général et M. Jean-Pierre LaSalle devient son commis. (C'est M. LaSalle qui achète la propriété du Docteur Bélanger près de l'église et y élève sa famille).

— Un autre commerce du temps passé est celui de Mme Lustic qui y maintient un magasin de linge pour dames, tout en recevant les comtes d'électricité à son comptoir. Ce magasin est vendu à Noé Coutu (qui le convertit en 4 logements) en échange de la beurrerie vendue à Henri Bastien, fils d'Albert et petit-fils de David.

— M. Roméo Champagne achète de M. Joseph Leduc l'emplacement au coin des rues Ferguson et St-Joseph. Il y construit d'abord un restaurant qu'il transforme bientôt en magasin général, mais ce commerce est la proie des flammes en 1946. Il ne reconstruit pas au même endroit mais achète plutôt la salle paroissiale qui lui permet de prendre de l'expansion. Et bientôt, on voit s'élever, à l'est de la voie ferrée, le Plant de viande Champagne avec entrepôt frigorifique. Plusieurs employés sont à son service pour l'abattage des animaux, la transformation des viandes ou dépeçage, la mise sur le marché de Timmins, l'alimentation de son magasin local et ceux de

Kirkland Lake et Holtyre. M. Champagne accomode tout le monde le mieux possible jusqu'à ce que le feu consume son magasin principal (ancienne salle) sur la rue Timmins. Les pertes sont trop grandes et il se résout à quitter Ramore.

—M. Kelly Chamandy, originaire de Cochrane, a l'idée d'exploiter ici un commerce particulier au tourisme, soit un magasin de souvenirs, et d'art esquimau, en 1950 (lot 6, concession 5) sur la grande route. Il y vend un peu de tout, mais spécialement « l'huile d'ours », supposément destinée à encourager la pousse des cheveux. (On nous dit que même le président des États-Unis, M. Harry Truman, en aurait acheté. M. Chamandy en aurait aussi envoyé au Prince Philippe, époux de la Reine Elizabeth II, croyant pouvoir lui aider...) En 1955, ce commerce est abandonné et le terrain est vendu au ministère de la voirie.

En 1946, Siméon Leduc construit un restaurant et centre de taxi sur la rue Ferguson. En 1952, il le vend à M. René Vrebosch qui le transforme en magasin général et l'exploite jusqu'en 1958. Cette année-là, M. et Mme Armand Grenier en prennent possession pour y offrir des produits alimentaires et de la mercerie avec livraison gratuite à domicile jusqu'en 1967. M. L. Beaulieu achète alors le magasin mais abandonne le commerce un an plus tard. Gisèle et Noël Rheault en deviennent propriétaires par la suite, et Gisèle y ouvre une boutique de laine et d'artisanat pour la région. Cette boutique ferme ses portes en 1979 mais le commerce de laine et tissus passe aux mains de Bernadette et Florian Tremblay de 1980 à 1981. Depuis, Mme Simone Morin est propriétaire de ce commerce qu'elle opère de sa maison privée sur l'avenue Timmins.

En 1954, M. Edouard Gadoury achète un terrain de M. Jean-Baptiste David sur la rue McIntyre, pour y bâtir un restaurant et quatre chambres à louer. Quelques années plus tard, il transforme son restaurant en épicerie et ses chambres en deux logements. M. Gadoury se retire en 1962 et vend sa propriété à Joseph Provencher qui dirige la même opération jusqu'en 1968. Depuis, Ghislaine et Emilien Charlebois y offrent un service de dépanneur à la région.

Maurice Coutu, à l'aide de sa famille, entreprend d'opérer une industrie de céramique dans sa maison privée. Pour quelque temps, les céramiques Coutu profitent d'une publicité très répandue, mais cette entreprise est abandonnée depuis 1976.

En 1965 et 1966, Gisèle Therrien dirige une boutique de tissus à la verge et coupons sur la rue Knox.

En 1968, Louis Rainville bâtit son centre de téléviseurs et de

radios. Il y fait le commerce et la réparation tout en opérant un petit restaurant. Roland Bouchard achète ce commerce de M. Rainville en 1979, et s'y établit en plus un comptoir de divers articles électriques. Roland est encore aujourd'hui propriétaire de cette entreprise.

— Depuis 1946, la bâtisse qui a logé le premier garage de Ramore est employée à d'autres fins. De 1951 à 1955, Mme Thérèse Jacques y offre un service d'épicerie. En 1952, M. Alfred Jacques liquide son équipement de garagiste et convertit le garage en unités de logement pour location.

En 1948, M. Eddy Camirand bâtit son premier garage sur la rue Ferguson. Jusqu'en 1964, il y fait les réparations mécaniques et offre le service d'essence. M. Gérald Duguay achète ce garage en 1966 puis ferme ses portes en 1973. M. Camirand construit un nouveau garage sur la route 11 à quelques deux kilomètres au sud du village. En 1968, le garage est loué à M. Rémi Descôteaux, entrepreneur forestier. M. Camirand vend en 1970 son commerce à M. Raymond Turbide. Depuis, l'édifice est passé entre plusieurs mains mais il est fermé actuellement.

En 1949, M. Hervé Gélinas, pionnier de Ramore, organise un service d'essence et un restaurant adjoints au garage qu'il construit au coin de la route 11 et de la rue Bastien. Au cours des années, et à l'aide de ses deux fils, Henri et Eddy, il y offre les réparations générales, le service de débosselage, la peinture d'automobiles, l'enlèvement des roues et le service de remorquage. En 1978, ce garage est vendu à Jean-Jacques Morin de Kirkland Lake, mais un incendie rase tout l'édifice en 1979.

Un mécanicien originaire de Notre-Dame-du-Nord au Québec, M. Georges Marcoux achète la ferme de M. Raoul Bourcier sur la route 11 en 1954. Il y construit un garage pour réparations générales et débosselage, et y opère en même temps une station service et un casse-croûte. Il abandonne son entreprise en 1974.

Depuis 1968, Wilfrid Camirand, fils d'Eddy, donne le service de scie mécanique, moto-neige et autres moteurs à sa «shoppe» sur la route 11, face au restaurant Rolly's.

— Plusieurs pionniers de chez nous ont travaillé le fer au cours des années. De 1921 à 1923, M. Ovila Racicot exerce le métier de forgeron dans sa boutique à l'est de la voie ferrée, près de la propriété de M. Tom Coughlin.

M. Ferland a laissé la réputation d'un excellent forgeron et maréchal-ferrant durant les années 1944-45 ainsi que M. Fortin durant les années 1945-56.

M. Thibault est maréchal-ferrant à l'emploi de M. Joseph Leduc et M. Narcisse T. Gadoury est maréchal-ferrant dans les chantiers et les mines où l'emploi des chevaux est majeur avant la mécanisation. Renommé comme forgeron et ferblantier, M. Philippe Désilets répare efficacement les voitures d'été et en fabrique d'excellentes pour l'hiver. Si la première église bénéficie de l'expertise de M. Benoit, la seconde bâtie en 1938 profite du talent de M. Désilets. La croix en fer forgé est son oeuvre et la boule qui la supporte conserve les noms du Père Félix Leduc et ceux de M. Louis Trudel et des deux ferblantiers venus de Joliette pour accomplir ce travail d'artiste.

— En 1963, M. Henri Boucher vend son équipement de barbier à Emilien Charlebois, qui pratique encore aujourd'hui son métier à plein temps dans le même local, c'est-à-dire dans l'édifice de la Caisse populaire sur la rue Ferguson.

À diverses époques, M. Euclide Pion, M. Paul Cloutier et M. Léo Breton transportent par taxi les voyageurs de Ramore. En plus du service de taxi de Siméon Leduc (1948 à 1952), et de celui d'Albert Cauchon, M. Clément Bacon est à la disposition du public voyageur de la région de 1948 à 1957. Pour quelque temps vers les années '60, Gérard Dumouchel est le dernier à offrir ce service dans notre milieu.

Philippe Godfroy, neveu d'Adélard, travaille à sa cordonnerie sur la rue McIntyre avec un équipement bien moderne. Jusqu'à date, il est le dernier cordonnier de Ramore.

M. J.L. Vallière demeure à la gare pendant 26 ans. Ses successeurs sont: M. Cliff Oliver (un an et demi), M. Vern Hamilton (onze ans), M. Bill Lonsdale (6 mois), M. Arthur Turner (2 ans), et René Lacoste (3 ans).

Le service d'un terminus d'autobus (O.N.R.) est offert par les commerçants suivants: (après M. Hervé Gélinas)... M. Léo Breton, Mme Cécile Roy et Mme Ghislaine Charlebois jusqu'à date.

Depuis 1974, Ramore bénéficie d'une bibliothèque locale. Mme Mae Watters surveille les efforts de sept jeunes qui montent et ouvrent cette bibliothèque, financée par une subvention du gouvernement. Depuis 1977, notre locale est affiliée au conseil de Black River-Matheson et à la Fédération de Bibliothèques du Nord-est, et peut ainsi offrir une circulation de 9000 volumes ou plus par année au public en général et aux étudiants. Notre bibliothèque souligne bien particulièrement l'année de l'enfant (1980) avec des contes par tante Denise et une fête de Noël avec arbre garni de galettes faites par les grands-mères de notre village.

Souvenirs scolaires

Les détails qui suivent sont destinés à faire connaître ou rappeler des faits et des événements relatifs au système scolaire de Ramore et surtout bien typiques de l'époque. (Ces renseignements sont tirés des registres scolaires et s'appliquent donc à diverses années scolaires).

1940-41

— À Noël, une valeur de \$10,00 de bonbons et de noix sont offerts aux élèves par la Commission scolaire.

— Le 26 mai 1941 marque la visite de M. Robert Gauthier, directeur du français dans les écoles de l'Ontario. Il est accompagné de M. Alibert St.Aubin, secrétaire de la Commission scolaire. Il signale la belle apparence de l'école, la discipline et la bonne attitude des élèves.

1941-42

— Le 16 octobre 1941, de distingués visiteurs nous honorent de leur présence. Mentionnons M. Adélar Chartrand, président de l'Association Canadienne-française d'Ontario, l'oncle Jean (Victor Barrette) du journal «Le Droit» d'Ottawa et M. J.L. Hurtibise, inspecteur agricole du gouvernement fédéral, de New Liskeard.

— Il n'y a pas de congrès d'enseignants à cause de la guerre.

— Jean-Marie Champagne se rend à Kirkland Lake pour le Concours de Français où il se classe 3e pour les garçons.

1942-43

— Le personnel de l'école organise une partie de cartes le 25 novembre 1942. Les recettes se chiffrent à \$38,25. Ce montant est doublé par la Commission scolaire pour l'achat de livres de bibliothèque.

— On doit fermer l'école du 8 février au 8 mars 1943 à cause d'une épidémie d'oreillons.

1943-44

— L'école ouvre ses portes le 7 septembre pour les refermer aussitôt pour deux semaines par ordre de la Commission scolaire à la demande du gouvernement. On a besoin des enfants pour cueillir des bleuets et travailler sur les fermes.

(NOTE: c'est pendant la guerre...)

1947-48

— Le 18 mai 1948, on a l'honneur de recevoir M. George Drew,

premier ministre de l'Ontario et Ministre de l'Éducation. À la réception, M. Drew s'adresse à l'auditoire en anglais et en français.

— André St. Aubin remporte les honneurs au Concours de Français, et ce, pour les deux inspectorats de M. Maurice et de M. Moreau.

1949-50

— L'inscription est l'une des plus considérables depuis la fondation de l'école, soit 119 élèves, dont 67 dans les deux premières années du cours.

— Les sections juvéniles sont réinstaurées au mois de novembre. Celle de Ramore commence la publication de «L'Echo Scolaire», journal mensuel de l'école, dont le tirage atteint 50 numéros. L'oncle Jean et M. Robert Gauthier en font l'éloge.

— Rose-Aimée Gélinas est choisie pour participer au Concours provincial de Français tenu à Cochrane. Ses dépenses de voyage ainsi que celles de M. Thibault sont défrayées par la Commission scolaire.

Activités spéciales

— Depuis une quinzaine d'années, Ramore organise en bonne et due forme un Carnaval d'hiver, avec parades, Bonhomme Carnaval, concours, jeux, danses, repas paroissiaux, couronnement d'une Reine et plusieurs autres amusements.

— La St-Jean se fête en grand : concours du «Petit S. Jean Baptiste», messe en plein air, parade en costume de l'époque, dîner paroissial. Il est bon, une fois par année se rappeler le patrimoine de ses ancêtres et prendre conscience qu'il fait bon pouvoir vivre pleinement comme canadien-français.

— Et en août chaque année également, les gens de chez nous se rassemblent pour la «Fête au Village» où l'on participe au tournoi de fers à cheval, aux jeux offerts à divers kiosques et à tous les divertissements de la fin de semaine.

— Holtyre se spécialise dans la célébration de la «Oktoberfest», fête d'origine allemande. Pendant une fin de semaine du mois d'octobre, les gens se divertissent à la soirée d'amateurs, au souper de mets typiques, à la danse, au couronnement de la Reine.

— Plusieurs autres souvenirs pourraient être inclus dans ce recueil, mais ils sont laissés à la fidélité des mémoires... Il est à souhaiter que ce chapitre atteigne son but : faire connaître et rappeler quelques détails du temps passé, rendre conscient de l'activité continuelle chez nous...

Statistiques (et relevés)

Les données suivantes sont propres et pertinentes à notre histoire.

— La première naissance enregistrée à Ramore est celle de Clarence Coughlin, fils de Charles E. Coughlin, le 22 janvier 1911.

— Le 27 décembre 1911, le Révérend Rennison légalise le mariage de Maude Coughlin à Harvey Fader. C'est le premier mariage de foi protestante à Ramore.

— En 1914, M. Thomas de Ramore possède déjà 5 vaches. M. James Moffat achète à New Liskeard une vache à \$125,00 et il se procure le foin à \$12,00 la tonne.

— Le premier mariage catholique à Ramore est célébré dans la maison de M. Téléspore Champagne, le 4 septembre 1916. Il s'agit de l'union de Malvina Charbonneau à Eugène Ludger Cadieux.

— La première sépulture est faite à Ramore au printemps 1916, alors que « bébé » Blanchette est enterré sur le lot de M. Téléspore Champagne en attendant qu'on trouve un lieu pour un cimetière. (Note: exhumé et enterré au « vrai » cimetière plus tard).

— Voici le bilan de la mission de Ramore en 1917...

Recettes

Vente de bancs	\$ 55,50
Concerts-euchre-loterie	162,80
Souscriptions	132,00
Testament d'un particulier	25,00
Collectes du dimanche	24,23
Casuel, etc.	17,00
Du Fonds des Sinistrés	2365,00
Don du curé à la Fabrique	50,00
Total	\$2831,53

Dépenses

Achat du terrain de Fabrique	\$ 107,75
Objets du culte, vin et hosties	5,40
Assurance (\$1600,00 pour 3 ans)	38,40
Ameublement	198,65
Construction	2365,00
Divers	150,99
Total	\$2866,19

(Surplus des déboursés sur les recettes: \$34,66)

— Le dernier baptême à être fait dans la chapelle est celui de Roland Laforge, né le 2 octobre 1922, et baptisé le 3 octobre 1922, fils de Joseph Laforge et d'Elizabeth Charbonneau.

— Le dernier baptême à être célébré dans la première église est celui de Marie Alice Bertha Benoit née le 11 novembre 1937, fille de Paul-Émile Benoit et de Berthe Godfroy, baptisée le 14 novembre 1937.

— Théodore Sabourin et Marie-Jeanne Martel se sont unis par le mariage le 27 novembre 1937. Ce fut le dernier mariage dans la première église de Ramore.

— Le dernier service funèbre à être chanté dans la première église est celui de Rosario Tellier le 11 novembre 1937. Il était le fils de Paul Tellier et il est décédé à 12 mois.

— L'état financier de la paroisse de Ramore pour l'année 1937 se lit comme suit.

Recettes		Dépenses	
Argent en banque	\$ 33,10	Chauffage	\$ 124,11
Bancs	708,50	Entretien des meubles	26,40
Organisations et dons	734,53	Entretien des immeubles	68,78
Quêtes du dimanche	415,28	Lingerie, ornements, lavage	26,80
Collectes commandées	87,83	Collectes commandées	87,83
Grandes messes	160,00	Componendes	53,00
Componendes	53,00	Dîme sur bancs	70,85
Sépultures grandes	8,00	Cierges	103,73
petites	2,00	Éclairage	50,70
Cierges	85,65	Intérêts et remboursements	393,22
Mariages	43,50	Intérêts et remboursements	45,00
Baptêmes	18,50	Bedeau	125,00
Carême	25,10	Téléphone 51,38	
Téléphone	15,46	Ornements 20,99	
Argent des Banques de juin à nov./	320,65	Assurances 60,15	
		Finition de l'église	1 102,87
		Ameublements	162,50
		Hosties et vin de messe	41,83
		Améliorations	45,45
		Carême	25,10
		Chancellerie	3,50
		Divers	3,45
	\$ 2711,10		\$ 2692,64
Argent en banque			18,46
	\$ 2711,10		\$ 2711,10

— En 1938, on compte 185 familles catholiques à Ramore. Il y a 60 baptêmes, 17 mariages et 7 sépultures.

— Les célébrations suivantes sont faites dans la deuxième église de Ramore:

premier mariage: Gérard Lacroix et Yvette Voyer, le 31 déc. 1938,

premier baptême: le 1^{er} janvier 1939, Marie Thérèse Denise Champagne, fille d'Albert Champagne et de Thérèse Leduc, née le 27 déc. 1938,

première sépulture: le 21 mars 1939, le corps de David Bastien, époux de Catherine Legault, décédé le 18 mars 1939 à l'âge de 67 ans.

— En 1955, Holtyre fonde sa propre paroisse (St-Rédempteur), pour les catholiques du canton Hislop. Avant la fondation de la paroisse de Holtyre, Ramore compte 1038 âmes, tandis qu'après il ne reste que 644 paroissiens à Ramore. (394 à Holtyre).

— Les premiers dirigeants de la Caisse populaire de Ramore (15 juin 1947) sont les suivants:

Conseil d'administration:

président	Vénérand Fortin
vice-président	Joseph Champagne
secrétaire	Gilles Lefebvre
gérant	Henri Boucher
directeurs	Edgar Vincent
	Hervé Gélinas
	Narcisse T. Gadoury

Comité de surveillance:

président	Gérard Daoust
conseillers	Roger Trudel
	Paul-Émile Benoit

Commission de crédit:

Floribert
Robillard
Marcel Trudel
René Villeneuve

(Gérante actuelle: Claudette (Rainville) Desjardins)

— Statistiques paroissiales de 1958:
20 baptêmes, 6 sépultures, 10 mariages, 621 paroissiens, 126 familles.

— Le corps de M. Francis Robitaille (décédé le 17 mai 1965) est le